

12 janvier, 1939.

*Reprimé*

Cher monsieur De Koninck,

J'arrive de chez monsieur Simon et je sens le besoin très pressant de vous écrire immédiatement, tout de suite et sans tarder, pour ne pas dire en vitesse et sans retard.

Non, mais est-ce qu'il est assez embêtant, ce Simon! Imaginez! Il me demande où j'en suis avec ma thèse, et pour l'impressionner je lui mets sans plus sous les yeux le plan que vous m'avez fourni. Il ouvre de grands yeux bleus, balance de droite à gauche et vice-versa sa belle tête blonde, et remarque entre ses dents serrées sur sa pipe: "Non, mais, monsieur Babin, vous en avez pour vingt ans, ou bien il vous faudra vous contenter d'un travail très superficiel! Vous ne vous rendez pas compte de la vastitude (non, il a dû dire étendue, je crois, car il n'a pas encore été reçu sous la coupole de l'Académie) de votre sujet. Rien que ces cinq lettres (Hegel), c'est déjà le plan de toute une thèse de longue haleine. Et Marx alors, et les mathématiciens modernes!".

Je restai atterré, assommé et étourdi, et les bras m'ont tombé; ou plutôt non, ils ne sont pas tombés, car ils étaient sur sa table de travail, ils ont eu envie de tomber, seulement. Quoiqu'il en soit, je demeurai bouche bée et muet. J'avais beau me rappeler la remarque que vous me faisiez l'autre soir en cherchant votre troisième paire de souliers, et me répéter mentalement et avec force: Esclavis! Esclavis!, rien à faire, je ne trouvais rien à dire, je sentais qu'il était plus fort que moi, que j'étais plus faible que lui. Que voulez-vous, il est docteur en philosophie thomiste, marié à une jurassique, je veux dire une jurassienne, et père de quatre enfants, sans compter qu'il est disciple de s. Thomas, Maritain et Meyerson, tout à la fois.

Qu'est-ce que vous en pensez? Il est bien certain que Marx et Hegel sont de gros bonnets compliqués, et qu'une opinion ~~fondée~~ de leur philosophie fondée seulement sur les travaux de Conze ou autre serait de seconde ou de troisième main, il me resterait néanmoins à contrôler ces ouvrages par Hegel et Marx eux-mêmes.

Il me conseille de m'en tenir à une étude directe de la dialectique d'Aristote. Je n'ai pas osé lui dire que vous avez l'intention de publier quelque chose là-dessus; ai-je bien fait? Je me suis contenté de répondre que je reconsidèrerais toute cette affaire, avec l'idée derrière la tête de gagner du temps et de vous écrire pour avoir votre opinion.

"Gardez vous des grandes synthèses, m'a-t-il dit, ce n'est pas de votre âge. Mieux vaut vous limiter à une étude spécialisée, comme la dialectique par exemple, car il vous faut bien compter avec le temps et considérer votre avenir professionnel". C'est probablement vrai, tout ça, mais ~~peut-être~~ l'application qu'il en fait à mon cas particulier n'est peut-être pas au point. Il me semble qu'on peut traiter un sujet de deux façons: ou bien du point de vue historique, ou bien du point de vue doctrinal. Or, dans mon cas, si je vous ai bien compris, il s'agit du point de vue doctrinal, de sorte que le premier chapitre sur la notion d'opposition chez les modernes ne requiert probablement pas les fouilles critiques dont Simon s'épouvante. Ne croyez vous pas qu'il existe, parmi les philosophes modernes, une tendance exagérée à philosopher dans le sens de

l'histoire plutôt que dans le sens de la doctrine dont l'enrobage dans le temps n'est qu'accidentel et secondaire? Sans doute l'historien doit-il exposer l'opinion d'un auteur de la façon la plus objective possible, puisque c'est là le but de l'histoire. Mais pour le philosophe, qui a en vue la connaissance de la vérité une et éternelle, l'histoire des divers systèmes philosophiques est un moyen et non une fin. De sorte qu'il ne s'agit pas pour lui de savoir ce que celui-ci ou celui-là a pensé exactement, mais de voir ce qu'il y a de vrai et de faux dans telle ou telle opinion, que cette opinion soit celle de X ou de Y ou de personne, peu importe. Aussi bien, il me semble que dans un travail doctrinal le philosophe ne doit pas toujours faire œuvre d'historien et reconstruire en sous-œuvre et à ses propres frais la pensée d'un auteur dont il se sert pour éclaircir une thèse philosophique. A mon avis il peut s'en tenir aux conclusions de l'historien, du moins "ut in pluribus". S. Thomas en agissait ainsi.

Voilà mon opinion et je la partage. C'est grand dommage que je ne l'aie pas eue plus tôt, je me serais procuré la volupté d'engueuler Simon. Il est encore temps de le faire si vous croyez que je dois m'en tenir au plan que vous m'avez suggéré. Quoiqu'il en soit, je vous serais très reconnaissant de me dire quelle attitude je dois prendre en cette affaire, et tout de suite. Passez moi, simplement, un billet très court, deux mots suffiront. Je vous en remercie d'avance.

Puisque je suis en frais de vous écrire je ne saurais vous cacher l'admiration profonde que me cause votre découverte du non-être dialectique, de cette petite chose tenue, informelle comme un gaz, espèce de cavalier fantôme chevauchant sur l'ordre réel et l'ordre logique à la fois. Cette théorie fait belle figure à côté de ses trois sœurs: l'Indéterminisme, l'Evolution et la Philosophie des Sciences. Et je me demande si elle n'est pas la plus originale et la plus féconde que vous ayez engendrée à date. Vous procédez avec le même rythme et dans l'ordre de la génération intellectuelle et dans l'ordre de la génération naturelle. Vous voilà père de quatre fils de la chair et quatre fils de l'esprit. Vous n'avez pas idée combien je vous envie, sans toutefois vous jalouser.

Ai-je besoin de vous dire, après ça, que je suis extrêmement satisfait de mon voyage au Québec? J'aurais volontiers dépensé une fortune pour apprendre ce que j'ai appris de vous pendant mes trop rares visites à votre bureau. Au point qu'il me faut livrer un combat de tout instant contre cette pensée démoralisante: Qu'est-ce que je viens faire dans cette salère de Notre Dame? Je pourrais approfondir, apprendre et élargir tant de vérités philosophiques à Laval, sous votre magistère et celui de Jacques. Il est vrai qu'il y a aussi le côté pratique de la vie avec lequel il faut compter. Espérons que je finirai par m'en imprégner.

Vous avez sans doute deviné que Cecile a été pour beaucoup dans ma décision de passer une partie des vacances à Québec. Je vous répète que je l'aime follement. Ça été dur pour moi de la quitter. Toutefois, je vois clairement que cette séparation est nécessaire en pareilles circonstances. Vivre à côté d'elle en dehors du mariage m'est plus pénible qu'agréable, et ce serait peut-être dangereux. Quand je vous ai annoncé la nouvelle vous m'avez dit sans que je vous le demande: "Maintenant, je devrai penser à ça, en pensant à vous", et j'en ai eu beaucoup de joie. Vous êtes à même de me donner de précieux conseils dans ce domaine, et je compte que vous ne me les ménageerez pas. J'ai toujours ~~senti~~ ressenti un grand besoin d'être conseillé, et en même temps une extrême répugnance à m'ouvrir à quelqu'un. Vous êtes probable-

ment le seul avec qui je puis parler à coeur bien ouvert et dont j'accepte les conseils avec joie et sans discussion, sur toutes choses. Je ne saurais vous dire tout le bien que vous m'avez fait déjà, ni vous exprimer ma vive reconnaissance.

Voilà bien des confidences, ma foi, j'espère qu'elles ne vous paraîtront pas trop enfantines. Je crains maintenant d'en avoir trop dit, car vous ne trouverez sans doute pas le temps de répondre à cette longue missive.

Mes amitiés à madame, aux enfants et à Jack. Je vous serre la main fortement,

*Eugène.*

23 janvier, 1939.

Cher maître et ami,

Je termine à l'instant un rapport sur mes activités scolaires depuis septembre, pour m. Simon, en guise d'examen semestriel. J'avais le choix entre deux choses: ou bien faire le rapport en question, ou bien lui raconter en quelques pages ce que je pense de la question du déterminisme. Vous comprenez que pas un seul instant je n'ai été tenté de jouer à l'âne de Buridan. (A propos, Simon a lu votre article: Thomism and Indeterminism, dans The Proceedings of the American Catholic Philosophical Association. J'ai eu beau lui répéter que c'était là le moins parfait de vos écrits sur la question, il n'en a pas moins soutenu que c'était très bien, parfait. Il ne regrette qu'une chose c'est que vous n'ayez pas tenu compte de la distinction entre la nécessité de droit et la nécessité de fait! Il croit que ce qui vous sépare l'un de l'autre sur ce sujet n'est probablement, au fond, qu'une question de mots! Allez-y voir! Il est incliné à croire que votre position est déterminée par ce fait que vous vous placez seulement au point de vue de la nécessité de jure. Comme vous voyez, c'est très simple, et ce n'était pas la peine de tant vous battre les flancs. Gott fre Dame! Mais je ferme cette longue parenthèse, Maritain pourrait s'imaginer que j'empiète sur ses droits d'auteur).

Dans mon rapport, en plus d'un relevé des lectures que j'ai faites à date et d'une bibliographie, j'ai traité de l'opposition et de ses rapports avec la science et la dialectique, et des relations entre la métaphysique, la logique et la dialectique. Je me suis servi de vos notes, naturellement.

Il reste encore des points d'interrogation, mais je suis très satisfait de mon travail. Cette couvaïson laborieuse des idées confuses en gestation dans la matrice étroite de mon esprit a tout de même fini par aboutir à l'éclosion de quelques unes d'entre elles. Par exemple, je comprends beaucoup mieux, maintenant, le rôle de votre admirable non-être dialectique et la nature essentiellement logique de la dialectique, et ce fameux texte de s. Thomas dans son commentaire de la métaphysique d'Aristote (IV, lect. 4, 573-574) me paraît parfaitement intelligible. De même aussi, en repensant la théorie de l'opposition j'ai fini par saisir, je le crois du moins, la pensée d'Aristote dans cet extraordinaire <sup>texte</sup> / des Catégories que nous avons lu ensemble le dimanche avant mon départ. La clef du mystère, de mon mystère, est évidemment l'existence qui est acte tout court, et qui, conséquemment, s'oppose, comme telle, au néant, à l'impossible. En effet, l'existence n'est possibilité de rien du tout, mais purement et simplement actualité. Ou, si elle est possible, c'est de cette possibilité "qui s'oppose uniquement à l'impossible et qui est impliquée dans le nécessaire" (vous reconnaissez-vous?), de cette possibilité qui s'oppose contradictoirement à la non-possibilité. Dans le cas de l'être fini, où l'essence se distingue de l'existence, l'essence s'oppose également à l'impossible si on la considère en tant qu'impliquant l'existence (possible), en elle-même, et c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre que les essences sont séparées a priori par des coupures absolues, par le néant. Mais si l'on ~~xx~~ envisage l'essence par rapport à l'existence, elle est possible d'une tout autre possibilité, elle est possibilité d'existence, elle s'oppose non pas immédiatement à l'impossible mais à l'existence, comme la puissance s'oppose à l'acte, et ce n'est que médiatement et à travers l'existence qu'elle s'oppose au néant. Et ainsi l'exemple d'Aristote devient on ne peut ~~pas~~ plus

clair. Si Socrate existe, des deux propositions: Socrate est bien portant, Socrate est malade, l'une est nécessairement vraie et l'autre nécessairement fausse, parce que, bien que toutes les deux soient affirmatives, l'une n'en est pas moins la négation de quelque chose qui existe dans Socrate. Mais si Socrate n'existe pas, les deux sont nécessairement fausses, car ni l'une ni l'autre ne porte ~~la porte~~ sur l'existence mais sur quelque chose qui n'existe pas, à savoir Socrate. Et dans le cas de Socrate existant, les deux propositions ne sont que conditionnellement contradictoires, i.e. l'une n'est nécessairement vraie et l'autre nécessairement fausse que si Socrate existe. Mais absolument parlant, les deux s'opposent contrarie, car entre Socrate existant comme bien portant et Socrate existant comme malade il y a un moyen terme, à savoir Socrate comme n'existant pas du tout. En d'autres termes, cette opposition est contradictoire secundum quid, mais simpliciter elle est contraire. Et cela parce que l'existence de Socrate est contingente, c'est-à-dire que Socrate, quand il n'existe pas encore, est possibilité d'existence, et quand il existe, il est possibilité de non-existence. De sorte que Socrate est possible de trois façons: de cette possibilité qui est impliquée dans le nécessaire en tant que tel, et à ce point de vue il s'oppose immédiatement à l'impossible(non-possible); de cette ~~possibilité~~ possibilité qui s'oppose à la nécessité absolue, et ainsi Socrate s'oppose à la nécessité de Dieu; enfin, de cette possibilité qui constitue la contingence proprement dite(possibilitas ad esse et non esse) et qui s'oppose à la fois à la nécessité absolue et à la nécessité hypothétique des anges. Or, la première possibilité est impliquée dans les deux autres, de sorte qu'en la ~~ni~~ niant on nie nécessairement les deux autres, mais non vice-versa, en niant la première on affirme nécessairement le néant alors que ce n'est pas le cas quand on nie les deux autres. Des <sup>que</sup> sorte/l'opposition de contradiction est la négation

tion de la première espèce de possibilité (et ainsi elle fonde le vrai et le faux), mais non l'opposition de privation ou de contrariété, sinon accidentellement et secundum quid, en tant qu'elle est la négation même de la première espèce de possibilité impliquée dans l'existence actuelle, v.g. de Socrate.

Mais il reste, semble-t-il, qu'aucune de ces trois possibilités ne peut expliquer la distinction entre l'opposition des contraires in gradibus intensis et l'opposition des contraires in gradibus remissis. Je vous avoue qu'à première vue il me paraît que cette distinction n'existe pas. En effet, est-ce que des deux propositions: Joe Louis est noir, Joe Louis est blanc, l'une n'est pas nécessairement vraie et l'autre nécessairement fausse? Sans doute est-il possible qu'en montant dans l'arène, ce soir, il soit blanc de peur, mais cela n'est pas une solution, car il est également possible qu'en descendant de l'arène il soit malade. Et pourtant, si cette distinction existe elle doit être fondée sur une quatrième espèce de possibilité, tellement ténue qu'il faille la chercher au microscope.

J'abandonne ici, car j'ai l'impression que je m'efforce de fendre un cheveu en quatre.

Quoiqu'il en soit de ces élucubrations, il n'est pas moins vrai que cette théorie de l'opposition jette une lumière très vive sur les problèmes de la connaissance scientifique, de la connaissance probable ou dialectique, et sur certains problèmes plus limités à l'intérieur des sciences particulières. Par exemple elle nous aide à mieux saisir la théorie de l'évolution et celle de l'indéterminisme, elle nous fait mieux comprendre pourquoi la connaissance de l'existence de Dieu et de celle des anges est scientifique, pourquoi la connaissance de la nature n'est scientifique que dans la mesure où elle porte seulement sur l'essence des êtres naturels, etc..

Mais je ne sais pourquoi je vous ânonne tous ces truismes. J'ai commencé cette lettre avec enthousiasme, et maintenant je suis fatigué, dégouté. Si je l'avais faite plus longue et plus détaillée je serais encore plus dégouté. De sorte qu'il est probable que le jour même où je mettrai le point final à ma thèse je mourrai de dégout. Ce n'est pas brillant!

Mes amitiés à madame De Koninck, des baisers aux enfants et à Jack. Comme je voudrais me voir à Québec, en ce moment même! Je vous serre la main avec force.

*Eugène*

P.S.-J'ai réussi mon examen d'allemand! Depuis lors, nous avons du froid et de la neige...

Savez-vous si les Reflexions sur la Personne de Jacques ont déjà paru dans le Canada Français? Je tiens absolument à avoir un exemplaire du numéro dans lequel cet article a paru, ou paraîtra. J'attends aussi avec impatience un exemplaire de votre septième cours du samedi...veuillez, je vous prie, y ajouter un petit mot personnel.

25 janvier 1939.



5 février 1939.

Mon tres cher ami,

Amica Caecilia sed magis amica philosophia. Il m'est sans doute bien pénible, du moins par moments, d'être séparé de Cécile et pour si longtemps, mais néanmoins il ne m'est jamais venu à l'idée d'abandonner la philosophie en m'appropriant malhonnêtement la parole de s. Paul: "Melius est nubere quam uri". Je comprends "cum firmitate assensus" que ce serait de la dernière imprudence, et qu'il vaut beaucoup mieux philosopher que prendre femme. Je préfère cent fois mieux endurer la morsure des "spiritus anima<sup>les</sup>" en compagnie d'Aristote et de s. Thomas que de sècher intellectuellement sur pieds dans les bras d'une fille d'Eve. Du reste, Cécile est bien raisonnable là-dessus, elle comprend ces choses et comme moi elle a pris son parti d'attendre. Je la crois capable de faire généreusement ce sacrifice au "bonum commune". Nous nous aimons à la thomiste et non à l'américaine.

Aussi bien, si depuis mon avant-dernière lettre vous nourrissez des craintes à mon sujet, comme un père pour son enfant prodigue, il faut vous rassurer. Je vois, et votre lettre m'a aidé à le voir davantage, ce que j'ai à faire, et ces angoisses, si elles me causent quelque distraction, ne m'enlèvent pas le goût du travail intellectuel.

Je ne suis pas non plus découragé par la critique de M. Simon. Au fond il ne veut que m'aider, et nous nous entendons bien sur les grandes lignes. Pour le moment, du reste, je travaille

seul, et dans le sens que vous m'avez indiqué. En fait, ce n'est pas seulement "davantage" mais tout à fait que je mets l'accent sur la question des oppositions. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a là une mine insondable à exploiter. Il me semble qu'il est impossible de comprendre l'exigence de la définition aristotélicienne de la science ~~xxx~~ si on n'a pas saisi à fond d'abord la notion aristotélicienne de l'opposition de contradiction. Et si nos soi-disant thomistes modernes, fortement teintés de subjectivisme, pour ne pas dire de sentimentalisme, avaient soigneusement lu Aristote au lieu de Meyerson, Comte et compagnie, ils seraient moins scandalisés de cette exigence qui limite à un tel point le champ de la certitude humaine. Il est remarquable qu'Aristote ose écrire que les deux propositions: Callias est juste, Callias n'est pas juste, sont non pas contradictoires mais contraires! (De Interpret., 14, 23 a 30). Cela confirme, me semble-t-il, ce que je vous écrivais dans ma dernière, à savoir que deux propositions portant sur un même individu existant ne sont que conditionnellement contradictoires, i.e. contradictoires accidentellement ou secundum quid, car l'existence de Callias ou de Socrate n'est que contingente, et donc accidentelle. Même en ce cas-ci, ou pourtant le sujet des deux jugements opposés existe actuellement, il y a quelque chose qui échappe au tolle de la négation: la possibilité de ne pas exister. Et cela attire mon attention, à cette minute même, sur ce petit mot de deux syllabes qu'Aristote a soin d'inclure dans sa description de l'opposition de contradiction: il est nécessaire, dit-il, que toujours l'un des opposés soit vrai et l'autre faux. (Cat. 10, 13 b 5).

A ce moment précis, poussent dans ma tête une foule de points d'interrogation. Je ne vous en fais pas part ce soir, car il est tard

et je m'endors, <sup>compter</sup> sans/que ces idées sont encore bien confuses dans mon esprit et je mettrais trop de temps à les exprimer, à supposer que je pusse les exprimer. Je vous en reparlerai tout probablement dans la prochaine.

Je vous parlerai aussi de Platon. J'achève de lire le Parménide, le Sophiste et quelques passages de la République. Aussi deux livres de Dies: La Définition de l'Etre, et Autour de Platon. Ce bonhomme est bien compliqué et il est bien difficile de savoir au juste ce qu'il a sur l'estomac. Son non-être, l'Autre, me paraît avoir quelque chose de la matière première, du sujet des contraires et du concept indéfini d'Aristote (non-homme). Pour lui le non-être absolu, ou l'impossible, est impensable en aucune façon, de sorte que sa fameuse dialectique est moins une science proprement dite qu'une dialectique au sens aristotélicien. Ce n'est pas facile, non plus, de déterminer exactement la nature des oppositions entre les Idées. Aussitôt que j'aurai des idées plus ou moins définies là-dessus, je vous en ferai part. Je compte toujours que vous me rendrez le très grand service de critiquer les quelques idées que je vous exprime dans mes lettres. Et surtout, si vous constatez jamais que je tends à fuser, sonnez l'alarme.

Mes amitiés à Madame et aux enfants. J'attends un mot de Jack. Je vous serre les deux mains à deux mains.

*Eugène.*

P.S. Je devrai déménager encore une fois, lundi. On ferme notre boutique (the stable, ou le hall of shame), on va la démolir au printemps. Il est à peu près certain que je devrai me transporter en ville.

J'ai reçu un mot du Père Belleperche. Il ne vous trouve qu'un défaut: you won't write, that's that.

J'ai grande hâte  
de recevoir votre 7<sup>e</sup>  
cours du Samedi, et  
celui que mes ancêtres ont fait depuis  
le début du second semestre, je veux  
dire depuis la reprise du cours  
en janvier.



1301 Leeper Avenue,  
South Bend, Indiana.  
26 février, 1939.

Cher Monsieur De Koninck,

Si j'ai été quelque temps sans vous écrire ce n'est pas que je sois tellement satisfait et repus de l'atmosphère intellectuelle, plus précisément philosophique, de Notre Dame. Le cours du Père Ward, *The System of Aristotle*, est très insignifiant. Le Père Ward a étudié sous Ross, Jaeger, Mansion etc., et il ne semble pas avoir dépassé leur point de vue purement archéologique. Chez lui comme chez ses maîtres la lettre semble, sinon tuer, du moins cacher l'esprit d'Aristote. C'est une approche superficielle, par l'extérieur, on s'attarde sur chaque mot, on attire surtout l'attention sur les obscurités et les contradictions apparentes de certaines phrases, d'un point de vue grammatical. On limite le sens intime du système à la signification immédiate des mots, comme si l'esprit ne débordait pas la lettre. On croit connaître l'esprit qui anime la maison pour avoir fait le tour de la maison et observé la profondeur des fondations, la position des fenêtres et la hauteur de la cheminée. Si ce n'est pas là une tendance avant tout matérialiste, je ne sais pas ce que veut dire l'expression "tendance matérialiste". Non pas que je nie l'utilité de la critique textuelle, pas du tout, mais de là à déduire de la lettre le système tout entier il y a tout de même quelque chose d'abyssal, et de répu-

gnant. Aussi, j'admire beaucoup le Père Gaudron pour sa manière d'aborder Aristote du dedans, et de l'expliquer du dedans en partant des principes d'où est parti Aristote lui-même. Et à ce point de vue le Père Ward va tout juste à la hauteur de la sandale franciscaine du Père Gaudron.

Quant aux autres cours à la faculté de philosophie je sais indirectement qu'ils ne valent pas cher non plus, si on fait exception du cours de Simon sur le système général de s. Thomas. (Je ne suis pas ce cours, mais je sais que les élèves en sont très contents). Vous comprenez tout de suite dans quel isolement intellectuel je vis. Je ne trouve personne avec qui causer philosophie, sinon mes deux anciens camarades de chambre qui, conscients de la liberté que leur accorde la constitution américaine, ne se gênent pas de remettre tout en question, de discuter objectivement et de prendre position avec moi contre Mariatin, Simon et compagnie sur les problèmes épineux de la personne, de la société, de la sensation, de la philosophie chrétienne, etc.. Mais ce n'est là qu'un maigre palliatif, car ce dont je souffre c'est d'un manque absolu de conversation illuminative, et à ce point de vue votre absence m'est en quelque sorte aussi dure que l'absence de Cécile, à un autre point de vue...

Je suis déménagé en ville à l'adresse ci-dessus. C'est très calme, ici, et je crois que j'abais plus d'ouvrage que sur le campus. Alors qu'à l'Old Infirmary le courant électrique était régulièrement coupé à onze heures tous les soirs, ici au moins il m'est permis de me mettre au lit à l'heure où je l'entends, et c'est rarement avant une heure

du matin.

J'ai commencé de rédiger quelques pages, question de mettre en ordre et de fixer dans ma mémoire les quelques idées que j'ai couvées à date "cum angustis et sudore". J'ai écrit quatre ou cinq pages sur les quatre espèces d'opposition en général, autant sur la hiérarchie des oppositions et une dizaine sur un autre aspect de la question. Puis, je me suis arrêté net, j'étais tout de même trop dégouté. J'ai repris la lecture de s.Thomas dans le De Quatuor Oppositis, la Summa Logicae, et je viens de terminer le commentaire du Peri Hermeneias du premier mot jusqu'au dernier. J'y ai trouvé de nouveaux éclaircissements, et collectionné de nombreux textes. S'il ne s'agissait que de lire s.Thomas et Aristote, quelle joie! Mais quand j'en viens à la composition, je me sens tellement imbecilis que ça devient un supplice.

Je dois avouer, cependant, que je fais de réels progrès dans la compréhension de mon sujet, et depuis seulement trois ou quatre semaines ma connaissance de l'opposition s'est considérablement et profondément élargie. J'en suis venu à ne plus pouvoir envisager la question que dans, par et à travers l'esse, l'existence, qui est l'actus entis, comme dit s.Thomas, ce qui est "maxime intra rem". J'espère qu'en poussant en ce sens je finirai par avoir une vue complète et synthétique de la théorie de l'opposition et de toutes ses ramifications dans la connaissance proprement scientifique, dans la connaissance dialectique et la connaissance des futurs contingents. Je fais aussi une étude aussi approfondie que possible du possible et de l'impossible, du nécessaire et du contingent.

Je me demande si je ne dois pas limiter ma thèse à la théorie de l'opposition chez Aristote et s. Thomas. Il n'y a pas de doute que cela suffirait à étoffer un bouquin de cent cinquante ou deux cents pages. Sans compter qu'en limitant ainsi mes recherches j'évitais plus facilement le danger, qui est toujours extrêmement périlleux pour moi, de me disperser indéfiniment. Le plan de mon travail pourrait peut-être se concevoir comme suit:

I-Les quatre espèces d'opposition: exposé général du dixième chapitre des Categories.

II-L'opposition des propositions.

III-L'opposition dans les choses.

IV-Fondements et hiérarchie des oppositions.

V-L'opposition et la connaissance:

a) Possible et Impossible

b) Nécessaire et Contingent

c) Connaissance scientifique

d) Connaissance probable:

-dialectique,

-des futurs contingents.

QU'en pensez-vous? C'est une idée qui m'est venue récemment, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Plus tard je pourrais composer quelque chose sur la dialectique chez Platon, Aristote, Hegel et Marx, et les mathématiciens modernes.

Je coupe ici, on me réclame la machine. Je vous reviendrez prochainement. Mon plus profond respect et sincères amities à Madame De Koninck, et des baisers aux enfants.

Leb wohl,

*Eugène.*



P.S. - J'ai reçu un exemplaire de votre VII<sup>e</sup> cours  
du Samedi, je vous en remercie. J'espère bien  
que les autres suivront bientôt.

Connaissez-vous Gödel ? Il donne un cours  
de logique mathématique, ici, à Notre Dame, assisté  
de Karl Menger, professeur de mathématique à  
Notre Dame. On me dit qu'il est un des principaux  
représentants de la logistifne. Je me suis inscrit  
pour ce cours (2 heures par semaine). Je vois très  
bien que cette science est éminemment dialectique  
quant aux choix des postulats, mais elle n'est  
pas, me semble-t-il, "circa naturalia". Il me  
semble que la pluprtie répond plus exactement  
à la notion de la dialectique aristotélicienne.

Si moi qu'affirmation ?  
Neg moi ---  
Il est faux  
Il est possible que l'affirm.  
Il est possible

Si Socrate est homme et  
non-homme, Socrate  
est non-Socrate.

28 mars 1939

Cher ami,

Je vous envoie une copie de ce que j'ai rédigé sur la notion générale de l'opposition de relation chez Aristote. Je n'en suis pas satisfait du tout, surtout quand je considère le temps et le casse-tête qu'elle m'a coûtés, mais je vous l'envoie tout de même, elle pourra peut-être au moins vous aider à me faire d'utiles suggestions.

J'ai une dizaine de pages de rédigées concernant l'opposition de contrariété, et je n'ai pas fini. Tout ce premier chapitre comprendra probablement cinquante ou soixante pages. Je voudrais rédiger au moins cent ou cent vingt-cinq pages d'ici à la fin de mai. Comme il est probable que je passerai les vacances d'été à Trébecc (j'espère avoir l'emploi que j'avais l'an passé au Palais), je compte rédiger également une centaine de pages et plus pendant les trois mois. Si je pouvais donc finir à la fin d'août ou au début de septembre! Je pressens que vous aurez de la difficulté à me décider à revenir ici l'an prochain. Comme Dona Proubeze, je ferai tout de mes mains et de mes pieds pour déjouer votre surveillance et échapper au filet de vos arguments. Si je fais des bêtises, vous n'aurez pas d'excuse à invoquer pour vous justifier, car je vous aurai

prévenir, don Balthazar.

J'ai rencontré Bratry, samedi soir, à la Science Building, où il a donné une conférence, et chez himon, après la conférence. En me donnant la main il m'a dit comme ça : "Alors, vous avez étudié avec mon ami De Koninck ?" Il m'a appris qu'il m'avait montré un article sur la question du déterminisme et que m'en aviez félicité chaleureusement; du moins c'est ce que j'ai cru comprendre. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de causer seul à seul avec lui. Il garde une très bonne impression de Cyriss, il croit qu'il a de l'avenir.

J'irai probablement à Chicago aux environs de Pâques, si je réussis à mettre la main sur quelques "books". Je voudrais fouiller le catalogue de la bibliothèque de l'université dans l'espoir d'y trouver les œuvres d'Albert le Grand et le Commentaire de Cajetan sur les Catégories d'Aristote. J'ai écrit deux fois en Europe pour ce commentaire et je n'ai pas encore eu de réponse.

Lebewohl,

Eugène.

1301 Leeper Avenue,

South Bend, Indiana.

5 avril, 1939.

Cher Monsieur De Koninck,

Je vous envoie encore une quinzaine de pages, cette fois sur l'opposition de contrariété. Avez-vous revu et corrigé celles que je vous ai déjà envoyées? J'ai grande hâte que vous me les retourniez. N'oubliez pas surtout de faire en marge les suggestions que vous jugerez à propos, et d'y signaler même les textes que j'ai pu oublier. Car j'imagine que ça sera tout à refaire, ou à peu près. Dites moi aussi ce que vous pensez de mon plan de thèse.

Je suis sincèrement confus et peiné de vous donner ce surcroît d'ouvrage; vous auriez bien assez de votre travail personnel, sans compter que vous êtes tous les jours assailli de visiteurs. Néanmoins, si vous me connaissez bien (j'en doute quelque fois, quand je songe à la confiance folle que vous placez en mes pauvres talents de philosophe) vous comprendrez que je ne puis faire cette thèse "sine auxilio tuo". Je le regrette pour vous mais "that's me", comme dirait l'autre.

Pineault m'a envoyé vos derniers cours du samedi. (Pourquoi avez-vous "skippé" les trois derniers?) Décidément vous êtes sans fond, et chaque fois que je vous lis je vous découvre de nouveau. Non, mais lui en avez-vous tiré des vers du nez à ce non-homme! (Si toutefois on peut dire que le non-homme a un nez). Oh! c'est thomiste, assurément, et même aristotélécien... Il reste que vous êtes le premier à avoir vu ces choses dans Aristote et s. Thomas, ce qui ne prouve pas qu'elles n'y sont pas

mais que vous savez lire, tout simplement. Pour ma part, maintenant que vous me les montrez comme du doigt, je puis les voir presque tous les jours en lisant le Perihermeneias, les Analytiques, la Physique, la Métaphysique et le De Anima. Et je n'ai pas encore rencontré un seul texte d'Aristote ou de s. Thomas qui contredit l'une ou l'autre de vos conclusions. Soyez donc rassuré...

Mais, au fait, pourquoi ne composez-vous pas un traité complet de dialectique? Ce serait certes la plus originale et la plus importante contribution à la philosophie aristotélicothomiste du vingtième siècle, pour ne pas dire depuis Jean de s. Thomas. Si c'est votre intention, j'oserais vous demander de me réserver le privilège d'y travailler avec vous. Vous ne voudrez certainement pas vous priver de mes services, car je serai alors docteur de Notre Dame, qui possède la meilleure équipe de football des Etats-Unis et dont le patron et l'idéal est Knute Rockney... Mais j'ai tort de faire le malin, car le Père Moore m'envoie aujourd'hui même un blanc de demande, ou plutôt de renouvellement pde ma bourse pour l'année prochaine.

Ma santé est bonne, mon courage aussi, mais j'ai furieusement hâte de revoir Québec et ...mais vous savez ce que je veux dire.

Mes amitiés à Madame De Koninck, des baisers aux enfants. Je vous serre la main en vous priant d'agréer mes souhaits de joyeuses Pâques.

*Très affectueusement, Eugène*

P.S.-Est-ce vrai qu'on vous nommera doyen de la faculté? Si oui, je vous en félicite chaudement et je m'en rejouis. Si la nomination du nouveau recteur était aussi heureuse, nous pourrions dire que la Providence nous gâte.

1301 Leeper Avenue,  
South Bend, Indiana.

Tres cher Maitre et Ami,

J'ai relu et repensé, dans Jean de S. Thomas, le traité de l'opposition de relation. C'est d'une clarté et d'une précision aveuglantes, et c'est en même temps une source de grande joie intellectuelle. Il n'y a pas à dire, cet homme possédait la lettre et l'esprit de s. Thomas sur le bout de ses doigts. Aussi, comme je plains ces thomistes nouveau genre et puristes (ceux-là sont vraiment des "néo-thomistes") qui, dans l'espoir follement orgueilleux de trouver, seuls, et de maîtriser le Boeuf Muet, refusent ce fil d'or que leur tend son plus grand disciple, et se perdent à tout jamais dans ce magnifique labyrinthe de la pensée thomiste. J'éprouve le même sentiment de pitié envers ceux qui veulent de donner le mérite de comprendre Aristote sans l'aide de s. Thomas. (A propos, je me suis procuré le Coursus Philosophicus et le Coursus Theologicus! Vous allez sans doute vous imaginer que je suis "fairly well off" en finances. Oui et non. Mon travail de secrétaire de M. Simon me donne droit à un "account" de \$250.00. Je puis dépenser cet argent au Bookstore, mais je ne puis toucher un seul sou sonnante, de sorte que je demeure comme avant, par la force des choses, un fidèle disciple de s. Francois. J'ai complété, à deux ou trois oeuvres près, ma collection de s. Thomas. Mon exil à Notre Dame m'aura au moins fourni l'occasion d'enrichir considérablement ma bibliothèque.)

Je reviens à mon sujet. Après avoir relu Jean de s. Thomas j'ai rédigé pour la deuxième fois ou quelque vingt pages sur la notion générale de l'oppo-

sition, en suivant de très près le texte des Catégories d'Aristote. Ce n'a pas été sans beaucoup de difficultés, car ce passage des Catégories est, à première vue, assez compliqué, certaines affirmations paraissent même contradictoires. C'est que Aristote, sans nous en avertir, expose tout du long l'opinion des anciens, c'est-à-dire celle de son temps, et qui paraît bien être celle de Platon qui n'a connu que la relation transcendantale ou secundum dici. Ce n'est qu'à la fin du chapitre qu'il donne sa propre définition des relatifs.

De plus, la composition m'est terriblement pénible. Certains soirs je me mets au lit la tête fatiguée et avec un dégoût de moi-même au cœur qui menace de dégénérer en découragement. C'est alors que j'ai le plus besoin de votre conversation, de vos conseils et de vos "réprimandes".

Mais ça passe, et le lendemain je me remets au travail avec bonne volonté, sinon toujours avec enthousiasme.

Hier j'ai de nouveau parcouru Platon qui m'a donné de nouvelles suggestions pour mon plan de thèse. J'étudierai probablement Platon et Aristote côte à côte et par comparaison. Mon travail pourrait se diviser comme suit:

#### A. L'OPPOSITION.

##### I. Notion générale de l'opposition:

###### a) Platon:

- 1-Relation: relation des choses sensibles aux Idées, et relation des Idées entre elles.
- 2-Contrariété: inhérence ou présence d'une idée dans des objets multiples, ou de plusieurs idées en un même objet.
- 3-Privation: N'en parle pas. Impliquée dans l'opposition des contraires.
- 4-Contradiction: Fait usage du principe, surtout pour établir l'existence réelle du non-être.

###### b) Aristote: Théorie générale de l'opposition d'après les Catégories et certains passages de la Métaphysique.

## II. Point de départ et fondement:

### a) Platon:

1-Point de départ: Nature et exigence de la science:

a. Objet nécessaire et immuable: Idées séparées.

b. Le langage (tant extérieur qu'intérieur) étant une liaison et devant exprimer le réel, exige à la fois distinction, compatibilité (liaison) et incompatibilité (opposition) des Idées.

2-Fondements:

a. de la relation: participation des choses sensibles aux Idées et des Idées entre elles.

b. de la contrariété: les choses sensibles par rapport aux Idées dont elles participent.

c. de la privation: ??

d. de la contradiction: Entre les Idées il existe une opposition de contradiction, mais il est impossible d'en trouver un fondement, car Platon n'a pas connu l'abstraction et ne concevait pas que le non-être pouvait avoir une existence objective dans la pensée.

### b) Aristote:

1-Point de départ: se place du côté des choses.

a. Division de l'être en dix catégories.

b. Unité et pluralité, division et opposition.

c. Être réel et être logique.

d. *Être en acte, être en puissance.*

2-Fondements:

a. de la contradiction: l'abstraction qui permet la négation de l'être par le non-être

b. de la privation: la substance déterminée à telle forme accidentelle.

c. de la contrariété: changement accidentel.

d. de la relation: ordre des choses, ou relations transcendantes (causalité efficiente, formelle, matérielle et finale).



### III. Opposition du côté des choses et du côté de la connaissance.

a) Platon: Pas d'opposition du côté de la connaissance. N'a pas connu la distinction de l'être en acte et l'être en puissance, de l'existence des choses en elles-mêmes et dans la pensée, de l'être réel et de l'être logique. Pour lui le non-être était de toutes façons impensable.

b) Aristote: Existence réelle et existence intentionnelle; être réel et être logique; être en acte et être en puissance.

1-l'opposition du côté des choses.

2-l'opposition du côté de la connaissance: dans la simple appréhension, dans le jugement.

### B. L'OPPOSITION ET LA CONNAISSANCE.

#### I-Chez Platon:

- 1) Opinion: nature et objet.-Opposition de contrariété.
- 2) Science: nature et objet.-Opposition de contradiction.

#### II-Aristote:

- 1) Connaissance probable(dialectique).-Opposition de contrariété.
- 2) Connaissance scientifique.-Opposition de contradiction.
- 3) Connaissance des futurs.

.....

C'est peut-être incomplet et sans doute imprécis, mais ne croyez-vous pas qu'en travaillant en ce sens il y aurait moyen de faire une thèse convenable? Ai-je besoin de vous dire que j'apprécierai immensément les suggestions que vous jugerez bon de faire à ce sujet ? Je vais commencer une première rédaction du premier chapitre, et si je n'en suis pas trop honteux je vous en enverrai une copie.

Il n'y a eu aucune manifestation extérieure en l'honneur de s. Thomas à l'université, le 7 mars. Cependant, les étudiants en philosophie n'ont pas eu de cours ce jour-là. Pour ma part je suis allé au cinéma dans l'après-midi, et j'ai souper en ville avec quatre copains. Dans la soirée nous avons joué aux quilles!

M. Simon a envoyé dernièrement un article de quelque quatre-vingts pages en France, pour paraître dans un Compte Rendu quelconque dont je ne me rappelle plus le nom. C'est une étude sur le déterminisme. Comme je lui <sup>ai</sup>aidé à en copier une bonne partie à la machine, je suis à même de vous dire qu'il m'a rien changé à sa position, il m'a fait que la préciser davantage. Rien de nouveau, "confidentially, it stinks". Je lui ai demandé de me retenir un tiré à part.

Lui et d'autres professeurs de philosophie aimeraient bien que vous veniez donner quelques conférences ici. Je crois même qu'on a fait la suggestion au Père Ward. Si vous étiez à Chicago ou à Detroit ça pourrait s'arranger facilement, mais les frais de passage de Québec à South Bend vont sans doute les faire réfléchir et hésiter. Il est possible qu'en vous envoie une invitation en avril, mais ce n'est qu'une possibilité. Pour ma part, j'en éprouverais une très grande joie, si ça se réalisait.

Je vous serre la main encore une fois. Glissez-moi un petit mot entre deux cours, ou entre deux visites. Mes respects et amitiés à votre magnifique épouse.

*Kengue*

P.S. J'ai écrit à M. de Monléon, il y a deux mois, pour lui demander quelques éclaircissements sur un texte des Catégories; il m'a pas encore répondu... M. Simon avait bien raison de dire qu'il est fainéant.

**University of Notre Dame**  
**Notre Dame, Indiana**

15 avril, 1939.

Bien cher Ami,

Encore un peu et vous étiez cause que je brise mes verres de lunettes. J'ai trouvé votre lettre sur ma table à mon arrivée de Chicago, mardi après-midi. J'ai d'abord hésité à l'ouvrir, me demandant avec anxiété quelle pouvait bien être la nature du jugement qu'elle portait sur mes pauvres manuscrits. Puis, me rappelant l'histoire de la boîte noire aux coins argentés dans Coloured Lands, de Chesteron, et la solution de Crew, je me dis que le plus sûr moyen de savoir ce qu'il y avait dans la lettre était de l'ouvrir; alors je l'ouvris.

En y lisant, dès le début, que mon plan de thèse est "vraiment bien" et que vous êtes "enchanté" de mes deux manuscrits, j'ai eu comme une "fit": la tête m'est tombée sur la table, et mes entrailles ont laissé entendre une sorte de grognement souterrain de stupéfaction et de joie, à la fois. C'est que depuis une semaine et plus je me demandais avec angoisse si vous n'étiez pas à bout de patience avec moi. Or, votre lettre m'apprend tout le contraire. Si je m'attendais à ces superlatifs! Oh! je ne me fais pas illusion, et je sais très bien qu'il faut en couper la moitié, mais enfin vous me dites que je n'ai pas trop mal travaillé, et vous n'avez pas idée quel bien ça me fait. Je me suis remis au travail immédiatement et avec un nouveau courage, et j'ai composé en trois jours ces onze pages sur l'opposition de privation que je vous envoie aujourd'hui même. Dans quelques jours je pourrai vous en faire

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

parvenir autant sur l'opposition de contradiction. Et ce sera la fin de la première partie du premier chapitre. Une cinquantaine de pages! Ça m'a tout l'air que je ne m'en tirerai pas à moins de trois cents cinquante ou quatre cents pages! Quand est-ce que j'aurai fini, grand Dieu!

Il est vrai que vous agitez devant mes yeux le flambeau d'un espoir magnifique...mais pour l'année académique 40-41. Tous les jours, et depuis des mois, je me rappelle comme si c'était hier encore, ce souper entre plusieurs que nous avons pris ensemble l'été avant l'été dernier, au Pekin. Nous causions m. et vous me disiez que dans votre cas vous étiez tellement am. de etc., qu'il était nécessaire que, etc... Et vous voulez que j'attende encore deux ans, alors que vous n'avez pu attendre quatre mois! Si c'est pas là de la dictature...

M. Simon est bien plus miséricordieux que vous. Il est au courant. (Vous comprenez qu'il m'était absolument impossible de le rencontrer trois fois par semaine pendant des mois et réussir à garder mon secret). Savez-vous ce qu'il me disait hier encore? "M. Babin je vous admire(àic) et je souffre réellement pour vous à la pensée que vous serez enore toute une année séparé de votre f.". Quel homme! Quel coeur! Quel papa! Ce n'est pas tout. Il ajoutait: "Mais, est-ce bien nécessaire que vous reveniez ici l'an prochain? Vous ne pourriez pas finir votre thèse à Québec, tout en enseignant à Laval, comme je l'ai fait moi-même, et comme nous le faisons tous en France?" Quel magnifique doyen il ferait! Je commence à croire qu'un peu de psychologie appliquée ne fait pas tort, en son temps et lieu. Il est bon quelque fois "to come down to the brass tacks". (Je viens de remplir mon blanc de demande d'une nouvelle bourse pour l'an prochain... Shuck!)

Je me réjouis avec vous tous de la nomination de Mgr Vachon à la charge

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

de recteur de l'université Laval; je crois qu'elle est très heureuse, et pour l'université en general, et pour la faculté de philosophie en particulier. Je vais lui envoyer un mot de félicitation aujourd'hui même. Le doyen a-t-il été nommé ? Si par malheur c'était G., il ne me restera plus qu'à me faire colon. Si par bonheur c'était vous, il y aurait peut-être moyen... Non ? Bon, alors n'en parlons plus.

J'ai rencontré, à Chicago, les étudiants de la House of St. Thomas. Ce sont des esprits éveillés. Ils admirent Adler, sans toutefois l'adorer comme une idole. Dès mon arrivée à la maison ils m'ont entouré et mitraillé sans répit de questions et d'objections au sujet des espèces naturelles chez St. Thomas. En très peu de temps ils ont constaté avec surprise que je défendais exactement la position d'Adler! What do you think of that ? (le juif serait-il aussi un pompier, comme le français?) Adler va faire paraître bientôt, dans la nouvelle revue Thomist, (ier numero) un très long article sur cette question. J'espère qu'il vous en enverra un tiré à part. Il soutiendrait la même position que vous, avec cette différence toutefois qu'il prétendrait qu'il y a deux espèces inorganiques, celle des éléments et celle du composé. De sorte que pour lui il y aurait cinq espèces naturelles proprement dites, au lieu de quatre. Je n'ai pas rencontré Adler lui-même, autrement je n'aurais pas manqué de le pomper.

Je compte bien que vous n'oublierez pas de me faire parvenir une copie de vos derniers cours dès qu'ils seront imprimés. Il me tarde de connaître votre preuve de la fausseté de la proposition:  $2+2=4$  est vrai ou faux. D'autre part, serait-il vrai, ou faux de dire,  $2+2=4$  n'est ni vrai, ni faux?

Vous connaissez aussi, sans doute, le paradoxe épistémologique de la logistique moderne, dont on donne ordinairement l'exemple suivant: on écrit sur un ta-

# University of Notre Dame

## Notre Dame, Indiana

bleau la proposition suivante, "La proposition sur ce tableau est fausse", et il s'agit de savoir si cette proposition est vraie ou fausse. On répond qu'elle n'est ni vraie ni fausse, et je crois qu'on a raison. Mais on a tort de penser que cette conclusion contredit le principe du milieu exclus, car en vérité il n'y a pas de proposition proprement dite sur le tableau, de sorte que ici aussi on confond la vérité ontologique avec la vérité formelle, i.e. le réel et le logique.

Il en est de même, il me semble, du concept de "classe". Au fond la "classe" n'est ni plus ni moins qu'un universel logique, une pure relation de raison. Or, j'ai l'impression que les logisticiens en font une espèce d'armoire à tout mettre, et ils parlent des classes comme existant en dehors de leurs membres respectifs, comme des réceptifs par rapport à leur contenu.

Je suis extrêmement étonné qu'on vous donne sept matières différentes à enseigner par semaine. Ma foi, c'est le comble de la bêtise. Je sais bien que si vous en donnait dix vous trouveriez quand même le moyen de vous tirer d'affaire, mais je persiste néanmoins à croire que c'est scandaleux. En somme, les professeurs d'ici sont moins surchargés que vous, bien qu'ils aient douze et quinze heures de cours par semaine, car ils n'enseignent qu'une matière, deux tout au plus, et encore ils répètent les mêmes cours à deux ou trois auditoires différents.

Il est grand temps que vous soyez nommé doyen, afin de mettre ordre à cet état de choses. Ecoutez, je ferais peut-être mieux de ne pas vous envoyer mes manuscrits et de tâcher de me tirer d'affaire tout seul. Je me demande si ce n'est pas malhonnête de ma part de vous ennuyer avec ça en de pareilles circonstances...

Mes amitiés à Madame votre épouse, et des baisers aux enfants, en particulier à ce cher Thomas qui a déjà commencé à vous causer de grandes inquiétudes.

*Unicalement, Régère.*

University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

20 avril 1939.

Cher Monsieur de Kuniak,

J'vous envoie la fin du premier chapitre. "Fin" est une façon de dire, car ce n'est qu'un premier jet, et je vois déjà des corrections à faire. Mais je ne m'y arrête pas, car j'estime que ce serait temps perdu, car ce n'est que lorsque que j'aurais fini tout le travail que je pourrai corriger les parties. Du reste, j'attends après vos corrections et suggestions avant de retaper.

Vous êtes-vous arrêté à penser qu'il restait à peine six semaines avant la fin de mai? D'ici là il faut que je trouve une cinquantaine de dollars, car vous vous imaginez bien que je n'ai pas l'intention de passer les vacances ici.

Amical toujours,  
Eugène.

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

26 avril, 1939

Très cher Ami,

Votre "primo-adoptivus" vous cause autant, sinon plus, d'ennuis que votre "primo-genitus". Vous n'avez vraiment pas de chance.

Vous êtes sans doute curieux de savoir quelle impression m'a causée votre lettre. Je la trouve très franche, très instructive et très prudente tout à la fois. Elle n'est pas dure, comme vous le croyez, elle est au contraire très amicale. C'est la vie qui est dure; dans le fond, je ne m'en plains pas. A un certain point de vue la vie aventureuse et combattive du loup est plus belle, plus romantique que le pacifisme bourgeois de la vache. (Toutefois, la vache a quelque chose d'admirable, et Jacques a tort de croire qu'elle n'est qu'une armoire. Ce n'est pas pur hasard qu'elle possède deux estomacs. Elle a trois opérations digestives, comme nous avons trois opérations de l'esprit. Tout ce qu'elle mange elle s'en assimile l'essence par un procédé remarquablement dialectique). Quoiqu'il en soit, dure ou pas dure, "I can take it on the long run".

Ais-je besoin d'ajouter, après ça, qu'elle m'a causé un vif plaisir ? Oh ! sans doute, j'en ai bien ressenti une certaine déception dans mon coeur de chair, mais mon esprit a été réjoui. Vous mettez les choses au point, et d'une façon tellement claire



## University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

et directe, du moins quant aux grandes lignes. Aux embranchements de la vie il est toujours agréable quand une main amie vous indique la route à suivre, et vous évite ainsi de vous engager dans une direction fatale.

Je dois vous avouer que vous êtes intervenu au bon moment, vous montrant par là plus vigilant et plus perspicace que Don Balthazar...et aussi plus ferme. Imaginez que je me berçais déjà à la pensée que je ne reviendrais pas ici l'an prochain, que je prendrais place à l'automne parmi les immortels de la faculté de philosophie de Laval, etc.! J'avais même songé (j'en rougis maintenant) à rogner mon plan de thèse, dans l'espoir de terminer celle-ci à l'été! Il ne faut pas trop m'en vouloir, je suis excusable dans une certaine mesure. Vous ne pouvez vous imaginer combien je suis écoeuré d'être aux crochets du voisin pour tout ce qui regarde la finance. D'autre part, je voudrais tellement aider maman et ma famille. Ils sont encore sept à la maison (le plus jeune a quinze ans) et un seulement travaille. Enfin, il y a cet amour furieux qui me presse. Je n'oserai pas nier qu'il soit illusoire dans une certaine mesure. Cette illusion dans l'amour est sans doute de l'intention de la nature, et c'est ce qu'on exprime quand on dit qu'il faut être fou pour se marier. L'amour de l'homme pour la femme est plus qu'une affaire personnelle, c'est l'affaire de l'espèce humaine elle-même. Et l'individu qui en porte le poids énorme ne peut s'en débarrasser ni par un syllogisme en barbara, ni par aucun argument sophistique. Il n'y a qu'un moyen de faire taire ce rugissement sous-marin,

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

c'est de faire ce qu'il dit. Au fond, cette illusion dans l'amour d'un homme n'est qu'illusoire. L'amour humain n'est une illusion que "secundum quid", par rapport à l'individu qu'il dépasse, car sa fin n'est pas celle de l'individu mais du "numerus electorum". (contra Doms et compares). Partant, les désillusions du mariage ne sont, elles aussi, que des désillusions "secundum quid". Je me demande si la différence entre le romantisme français et le romantisme allemand ne consiste pas en ceci que le premier est un effort mesquin pour plier ce magnifique élan de l'espèce et l'adapter à l'individu lui-même comme à son terme ultime. C'est un peu comme vouloir mettre l'océan dans une chaudière; le moins qui puisse arriver, c'est que la chaudière éclate: tel Musset et compagnie. (Est-ce bien thémiste, tout ça ?) Ce qui fait la grandeur de Wagner c'est qu'il a écouté cette voix cosmique sans songer à s'y opposer. Il s'en est fait le canal, et non le réservoir. Aussi, ses héros sont-ils des espèces de dieux, des surhommes.

Les conseils que vous me donnez au sujet de "cet empressement qui m'accable" me paraissent très justes. Et en me permettant de mieux voir en moi-même, ils rendent moins dure cette longue attente. Sans doute, je ne suis pas encore à même de juger que la femme est "extrêmement" prosaïque, mais j'ai déjà expérimenté qu'elle l'était beaucoup. J'ai même expérimenté que ses sentiments sont bien différents des nôtres; qu'il faut quelque fois insister pour qu'elle prête l'oreille à nos sentiments, et quand elle le fait c'est par condescendance, et non pas parce qu'elle les partage. Il reste que la femme est un don

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

de Dieu, comme dit l'Ecriture, que la beauté de la femme réjouit le visage de l'homme, qu'elle est une colonne d'appui, et que là où il n'y a pas de femme l'homme errant gémit. En un mot, il faut à cette vague romantique qui nous soulève et nous ballotte un rivage où elle se brise et retombe, pour un instant assouvie; une baie où elle s'étale en une paix momentanée. La femme n'est pas, c'est évident, un "dimidium animae", pas plus que la puissance n'est un "dimidium actus" et la matière un "dimidium formae".

Elle n'est pas la cause et le terme de l'amour de l'homme, comme l'objet est la cause et le terme de la connaissance. Néanmoins, elle en est l'occasion et le récipient. Et aussi longtemps qu'il en sera ainsi, aussi longtemps l'homme aimera la femme et sera tenté de faire des folies à cause d'elle.

Comme conclusion, laissez-moi vous dire que votre lettre m'a ôté toute envie de continuer mon jeu sophistique, et déraciné mon beau rêve. C'est une déception amère, mais nécessaire et bienfaisante. En conséquence, je suis bien décidé de revenir ici l'an prochain, quoiqu'il m'en coûte. Puisque les choses sont comme vous dites, il est bien inutile de me débattre davantage et de continuer de vous embêter avec cette histoire. Et puis, ce "contrat dans ma poche" pour l'été prochain met un peu de chocolat sur la pilule. Tout de même, c'est bien long un an, quand on a l'âme bandée dur comme l'immense arc d'Ulysse...

Je vous dis bonne nuit, et vous remercie affectueusement pour votre bonne lettre qui me fait du bien. A très bientôt,

*Régère.*

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

25 mai, 1939

Cher Monsieur De Koninck,

Je serai à Québec le 31 de mai, tout probablement; au plus tard le 1er juin. J'ai furieusement hâte de vous revoir. Il me tarde aussi de lire les corrections et les suggestions que vous avez faites en marge de mon manuscrit. Je n'ai pas encore terminé le deuxième chapitre, mais j'achève. J'ai écrit quarante pages, à date, et il en comprendra probablement une soixantaine. Je vous avoue que je n'en suis pas trop satisfait. Mais je n'ai pas perdu mon temps, car je possède maintenant tout le matériel voulu. D'autre part, mes idées sont maintenant assez claires pour me permettre de le retoucher comme il faut et d'en faire un chapitre intéressant. L'idée centrale c'est le problème de l'un et du multiple comme fondement de l'opposition. La crainte d'empiéter sur le troisième chapitre, où je dois traiter de l'opposition dans les choses et de l'opposition dans la pensée, me rend la composition du deuxième chapitre particulièrement difficile. Mon tort, je crois, est de vouloir procéder trop scientifiquement; mon habitus dialectique n'est pas encore assez développé.

Je n'ai pas encore de réponse définitive au sujet de mon emploi, mais j'ai bon espoir de l'obtenir.

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

Je viens justement de recevoir un questionnaire qu'on me demande de remplir pour compléter mon dossier. C'est donc qu'on s'occupe de moi sérieusement.

Le soleil est très chaud, ici, depuis des semaines. Malgré une brise fraîche et boniface, le mercure marque, aujourd'hui, 91 degrés. Nous n'avons pas de pluie.

A très bientôt,

*Penguin*

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

1301 Leeper Ave.

South Bend, Indiana

Mai 1939

Bien cher Ami,

Cécile m'apprend, ce matin même, que vous avez été enfin nommé doyen! J'en suis très heureux, vous n'en doutez pas. Mes sincères félicitations. Gee! I feel like jumping over the moon. The right man in the right place, I always says.

Vous allez donc nous rester pour plusieurs années, peut-être pour toujours, et l'avenir de la faculté de philosophie est désormais assuré pour longtemps. Je suis sûr maintenant que dans dix ans on parlera de l'université Laval comme on parlait de l'université de Paris, au Moyen Age. (I mean it!)

Pour ma part, et s'il m'est permis de faire entrer en considération mes intérêts personnels, j'anticipe, avec quelle joie! le jour bienheureux où je pourrai enfin travailler "cum teipso, in teipso et per teipsum". Car, quoique vous en pensiez, je suis et reste convaincu que je ne ferai jamais rien de bon tout seul. Je suis né disciple, comme ce magnifique Réginald, mutatis mutandis.

J'ai écrit 25 autres pages pour le deuxième cha-

## University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

pitre, mais je n'en suis pas satisfait du tout. Ce ne sont pas les idées qui manquent, et elles sont peut-être justes, mais la composition fait totalement défaut. N'importe, cet effort apparemment peu fructueux n'aura pas été inutile. Je vois maintenant plus clair dans mes idées, et je suis convaincu que je finirai par pondre quelque chose d'au moins convenable.

Je m'étais fixé un minimum de cent pages pour la fin de mai. Je me demande maintenant si je vais remplir mon "contrat".

Depuis quelques jours il fait très chaud, ici, et ça travaille moins bien. Toutefois, si seulement je réussissais à mettre ces 25 pages au point je serais satisfait, et ça mettrait le compte à plus de quatre-vingt pages.

Malgré la gêne que cela me cause, j'ose vous demander encore une fois de bien vouloir envoyer un mot à Edouard Asselin, assistant-procureur général de la Province (Hôtel du Gouvernement) pour appuyer la demande d'emploi que je lui ai faite ces jours-ci. Vous comprenez, avec ces gens il ne faut négliger aucun moyen et faire flèche de tout bois. Il faut à tout prix que j'obtienne un emploi quelconque afin de rester à Québec et travailler à ma thèse pendant les vacances. Je compose très lentement, et ces trois mois ne seront peut-être pas de trop si je veux en finir à la fin de mars prochain.

De plus, à mon retour ici, en septembre, je devrai honorer un emprunt

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

de \$75, sans compter les dépenses du voyage auxquelles j'aurai  
à faire face.

Je ne sais pas encore la date exacte où  
je serai à Québec. J'aurai peut-être une occasion d'auto jusqu'à  
New York, au lendemain de la "graduation". C'est à souhaiter, car  
je n'aurai pas l'argent nécessaire pour faire le voyage en train  
d'ici à Québec. Je vous arriverais vers le 8 ou le 10 juin.

Ma santé est toujours bonne; j'espère que  
vous vous portez bien aussi. Mes respects à Madame De Koninck,  
et des baisers aux enfants.

*De tout coeur,  
Eugène.*



# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

1023, North Notre Dame Avenue

South Bend, Indiana, U.S.A.

16 septembre, 1939.

Cher Maître et Ami,

De tous les voyages que j'ai faits entre South Bend et Québec, le dernier a été le moins long et le moins fatigant, sans doute parce que pendant la plus grande partie du trajet mon esprit et mon cœur étaient absents. Ce n'est qu'une fois descendu en gare du New York Central que je pris conscience du fait d'avoir quitté Québec pour de bon et d'y avoir laissé ma fiancée, et celui que je considère comme mon maître, mon père et mon ami tout à la fois. J'ai bien tanu le coup, et j'ai le plaisir de vous confier que je commence cette deuxième année d'exil frais et dispos de corps et d'esprit. Oh, je ne vous cache pas que cette séparation et cette attente interminable sont comme un boulet au pied de mon désir bicéphale qui devient plus furieux de jour en jour. Mais de savoir ce que je veux et ce que je dois faire pour l'obtenir, de bien saisir cette relation nécessaire entre la fin et les moyens, décuple mes forces de résistance et me donne un nouveau courage. Vous avouerais-je que, il y a trois ou quatre ans, j'eusse été probablement écrasé par la situation qui m'est faite

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

aujourd'hui? Vous pouvez voir, par là, que vos solides conseils et votre exemple constant ont tout de même fini par porter quelques fruits. Depuis longtemps déjà suis-je convaincu que de vous avoir rencontré et connu intimement a été pour moi quelque chose de providentiel. Votre magnifique vision du monde, que vous m'avez dévoilée petit à petit, rencontrait de plus en plus mes plus profondes aspirations et détruisait en moi certains préjugés d'éducation qui m'empêchaient de saisir le sens fondamental de la vie tant humaine que chrétienne. Aussi je ne saurais trop remercier Dieu et vous-même d'avoir soufflé sur cette brume londonienne qui pendant plusieurs années a enveloppé mon esprit et ma volonté à la manière d'un cauchemar.

Je me rends compte que ces effusions sont de nature à vous ennuyer, mais il vient un moment où le poids de la reconnaissance est insupportable, et, comme un enfant au terme de la gestation, il faut tout de même finir par le mettre bas.

Les ennuis de l'enrégistrement sont à peu près finis et les cours ont commencé dès jeudi matin. Je suivrai, cette année, deux cours de Simon, The System of St. Thomas, Democracy and Authority, et un cours de l'éléphantin Gurian, Rival Political Systems. En tout, neuf heures par semaine. Si vous ajoutez à cela les dissertations qui sont

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

ordinairement assez longues et demandent beaucoup de concentration, et le "scholarship employment", vous admettez que j'ai devant moi une grosse année de travail. Cependant, je ne m'en fais pas, du moins pour l'instant, et c'est mon intention bien arrêtée de faire passer avant tout mon travail de thèse. J'ai déjà trouvé quelqu'un qui a bienveillamment accepté de revoir mon anglais. Si cette température peut se rafraichir un peu (jeudi le mercure a monté à 100.8 degrés), je vais sans tarder me mettre au travail pour de bon.

Mes amitiés à Madame et aux enfants. Je vous serre la main à deux mains.

*Eugène*

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

1023 N. Notre Dame Ave.

South Bend, INDIANA.

15 octobre, 1939.

Cher maître et Ami,

Cécile me mande qu'elle a rendu visite à Mme De Koninck la semaine dernière. Le compte-rendu qu'elle m'en fait m'a beaucoup réjoui. Elle a été enchantée et de Madame De Koninck et des enfants. Les observations et les remarques de Thomas lui ont paru extraordinaires (Il a dû lui expliquer pourquoi il fait clair le jour, et noir la nuit), et elle l'a trouvé délicieux à voir causer, car "tout ce qu'il dit il l'exprime autant par le geste que par la parole". Le timide Dominique serait devenu tout humide quand sa maman l'a conduit de force au salon, mais Cécile l'aime peut-être plus que les autres, sans doute parce qu'il a pleuré... Elle est partie heureuse, se promettant de retourner causer concert, musique, enfants avec une femme qui tout amicalement et avec une grande simplicité cause d'elle et des siens. (Elle me dit aussi que vous vous êtes informé de moi avec beaucoup d'élan, "vous sembliez heureux, ravi"; mille mercis). Avant de la quitter je lui ai fortement recommandé de faire honneur à votre invitation, convaincu d'une part qu'elle en éprouverait une grande joie, et que, d'autre part, elle avait assez de choses en commun avec Madame De Koninck pour profiter de son exemple, ses conseils et son expérience d'épouse et de mère, comme moi-même j'ai déjà profité beaucoup de votre expérience et de vos conseils. Car si j'aime Cécile follement ce n'est pas tout simplement parce qu'elle est jolie. Oh, sans doute, ce côté de la question ne me laisse pas indifférent, c'est entendu, c'est même son joli visage qui a d'abord attiré mon attention: "Provocatur enim talis amor praecipue ex pulchritudine quam visus percipit". Mais qu'est-ce qu'un beau visage qui serait comme un masque sur un mannequin ? La femme 'qua mas occasionatus' ne m'intéresse pas. Cécile, si j'é l'ai bien jugée, est beaucoup plus que cela. Chez elle pas l'ombre de rêveries malades, elle ne connaît pas cette espèce d'ennui qui est le fruit de l'oisiveté et d'une ~~ma~~ éducation sophistiquée, et les idées féministes à la Mme Casgrain ne lui ont pas tourné la tête. C'est une femme qui trouve sa joie au foyer, qui sait tenir maison, faire la cuisine, travailler au métier, coudre, tricoter, etc.. Elle a toujours

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

plus à faire qu'elle n'est capable, et la musique et la lecture constituent ses plus agréables distractions. Avec ça elle est économe, débrouillarde et très courageuse. Enfin, elle nourrit une grande affection pour ses père et mère, ce qui me laisse espérer qu'elle aura la même affection pour son mari et ses enfants.

Quant à ses idées sur le mariage je me suis vite rendu compte qu'elles étaient celles de la tradition catholique (elle n'a pas lu Doms, et ce n'est sûrement pas pour elle que Doms a inventé son hérésie matrimoniale), et je n'ai jamais eu besoin de redresser ses opinions à ce sujet par des sermons ou des discours philosophiques (si ce besoin se fût fait sentir notre roman eut arrêté là et il n'y aurait pas aujourd'hui de Cécile dans ma vie). Elle n'a pas peur de la vie conjugale et est prête à s'engager dans cette voie dès que je le déciderai. Sans doute parce qu'elle est chaste (la chasteté est la vertu par excellence de la femme, dit Aristote). Aussi longtemps que je ne lui eusse pas fait part 'ouvertement' de mon intention de l'épouser elle s'est montrée réservée dans le témoignage de son affection, et elle n'a jamais manqué de mettre un frein à mes transports. Mais quand j'eusse fait la grande demande et qu'elle me fût accordée, elle m'a sauté au cou avec des larmes pleins les yeux. Et quand je la quittai à la fin de la soirée elle m'embrassa en me disant: "Ce n'est plus la même chose entre nous". En vérité ce n'était plus la même chose tout en étant la même chose, car il y avait déjà longtemps que nous <sup>nous</sup> aimions follement et que nous nous considérions comme fiancés.

Pour résumer en deux mots, c'est une femme bien équilibrée et très thomiste, vous ne trouvez- pas ? Oh, sans doute, elle n'est pas parfaite, et quand vous la connaîtrez davantage vous ne manquerez pas de lui trouver des défauts. Et puis après ? Il me suffit qu'elle ait les qualités que je lui connais. Vous admettez que j'aurais pu choisir beaucoup moins bien (de jure, comme dirait Simon, mais pas de facto, car j'en ai connu d'autres avec de jolis visages et je ne les ai pas aimées). Que dis-je ? Vous m'avez avoué vous-même, sans que je vous demande votre avis (que, néanmoins, je désirais furieusement connaître), que j'avais bien choisi. Si vous saviez la joie que vous m'avez causée ce soir-là ! Si vous ne m'aviez rien dit j'aurais interprété votre silence comme une désapprobation, et j'aurais été cruellement déçu.

Vous vous demandez peut-être à quoi rime ce cantique d'amour ? Je ne sais trop moi-même, ça m'est venu comme ça dès que j'eusse décidé de vous écrire. C'est sans doute parce que Cécile me manque d'une façon particulièrement pénible en ce moment. Et puis, il convient qu'un amant fasse l'éloge de sa bien-aimée, et c'est vous que j'ai tout natu-

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

rellement choisi pour l'entendre. Ça vous flatte ? Mais c'est aussi pour vous prouver que j'apprécie hautement l'invitation que vous avez faite à Cécile de venir voir Madame De Koninck de temps à autre.

A part le 'petit' ennui d'être veuf tout va assez bien. Ma santé est toujours bonne et je fournis une bonne somme de travail régulièrement. J'ai à peu près terminé la première partie de ma thèse (Notion générale de l'opposition), qui va comprendre plus de cent pages au lieu de cinquante (1er manuscrit). C'est vous dire que je l'ai développée considérablement, et, je crois, améliorée. Je pense à faire de la deuxième partie une espèce d'appendice où je traiterais successivement du fondement de l'opposition et de la place du traité de l'opposition dans la philosophie d'Aristote (en logique). En ce qui concerne ce dernier point je n'ai pas encore d'idées bien définies mais je crois pouvoir en tirer quelque chose. Que le traité de l'opposition appartienne en propre à la logique cela découle d'une part du fait que l'opposition parfaite est l'opposition de contradiction qui existe entre le vrai et le faux, et qui, conséquemment, a son siège dans le jugement. Or, toutes les autres oppositions ne sont ce qu'elles sont formellement que par participation à l'opposition de contradiction. D'autre part, du côté des choses il n'existe pas d'opposition formelle: du côté des choses la relation n'est qu'une relation, ses deux termes ne s'opposent formellement que dans l'intelligence qui les connaît et qui les affirme d'un même sujet, par exemple 'Pierre est père de Paul', 'Pierre est fils de Paul'. De même les contraires, du côté des choses, ne s'opposent qu'en puissance, et ce n'est que dans l'intelligence qui les conçoit en acte, i.e. en tant qu'existant dans un même sujet, et qui les affirme comme tels, qu'ils s'opposent formellement. C'est si vrai que les deux jugements 'Socrate est bien portant en acte' et 'Socrate est ~~malade~~ malade en puissance' sont tous les deux vrais. Quant à la privation cela est encore plus évident, puisque la privation est formellement un être de raison. Je dirai plus: toute opposition, quelle qu'elle soit, n'existe formellement que dans le jugement, et aucune n'existe formellement dans la simple appréhension: S. Thomas a dit quelque part que les contraires ne s'opposent pas dans la connaissance, i.e. dans la simple appréhension. En effet, si les concepts contraires s'opposaient formellement, i.e. actuellement, comment pourrions-nous les connaître ensemble ? Et si nous ne pouvons les connaître ensemble, comment pourrions-nous former des jugements contraires ? Toute opposition formelle implique nécessairement l'existence actuelle ou possible de ses termes. Or, le concept fait abstraction de toute existence. Les concepts ne s'opposent qu'en puissance, i.e. ils sont en puissance d'être affirmés dans des jugements opposés.

# University of Notre Dame

Notre Dame, Indiana

Mais, alors, pourquoi Aristote fait-il~~il~~ consister la distinction entre l'opposition de contradiction et les trois autres en cela que l'opposition de contradiction seule a lieu dans le jugement ? Je n'en sais rien pour le moment, mais je suis convaincu qu'on peut trouver une réponse à cette question. Ces idées que je vous expriment me viennent à la pensée au moment même où je vous écris. Il ne faut pas, par conséquent, vous étonner qu'elles soient encore confuse~~s~~ et brumeuses.

Je vous quitte, car il est une heure du matin et j'ai sommeil. Je vous reviendrai bientôt. Faites mes amitiés à Madame De Koninck et aux enfants. Je vous serre les deux mains.

*Eugène.*

*P.S. A propos, avez-vous des nouvelles de Jacques ? M. Simon n'en a pas.*

1023, N. Notre Dame Ave.

South Bend, INDIANA

30 octobre, 1939.

Cher Monsieur De Koninck,

Pour me conformer à votre désir, et au mien, je vous envoie une copie de mon dactylogramme.

J'ai retouché quelque peu l'introduction et j'ai développé considérablement le traité de chacune des quatre espèces d'opposition. Croyez-vous que mon étude comparée des deux définitions des relatifs soit fidèle à l'esprit du texte d'Aristote ?

J'ai fait aussi un sérieux effort pour marquer la distinction essentielle entre l'opposition de contrariété et celle de privation; croyez-vous que j'y sois arrivé ?

Mais c'est l'opposition de contradiction qui s'est opposée le plus vigoureusement à mon analyse, et causé le plus de difficultés, et j'ai l'impression très pénible que je ne me suis pas exprimé clairement là-dessus. Je suis en peine de démontrer comment l'affirmation et la négation de la maladie chez Socrate constituent une véritable opposition de contradiction, alors que les termes de la contradiction sont toujours l'Être et le Non-Être. Je crois posséder la clé de la solution, mais voilà, je ne puis pas la coucher par écrit.

Voici comment j'envisage le problème en ce moment..L'Être,



terme de l'opposition de contradiction, est celui qu'Aristote appelle l'être absolu (τὸ ἀπλῶς ὄν), et qui recouvre toutes les catégories en puissance et en acte. En d'autres termes, c'est l'Etre en tant qu'il implique à la fois existence et possibilité d'existence, et en tant qu'il s'oppose au non-être absolu (τὸ ἀπλῶς μὴ ὄν), ou l'impossible. Il s'ensuit que chaque être particulier participe à l'Etre absolu ou bien 'ratione possibilis existentiae' seulement, ou bien 'ratione possibilis et actualis existentiae' à la fois (l'existence comprenant nécessairement la possibilité d'existence), de sorte qu'il s'oppose au Non-Etre absolu ou bien en tant que possible seulement, ou bien en tant que possible et en tant qu'existant actuellement.

Or, l'être particulier est ou nécessaire, ou contingent. L'être nécessaire participe à l'Etre absolu à la fois sous le rapport de l'existence actuelle et sous le rapport de la possibilité d'existence, et cela d'une façon nécessaire et éternelle. De sorte qu'il s'oppose au Non-Etre absolu sous tous rapports, et toujours. Aussi bien, tout jugement affirmatif à son sujet est toujours vrai, et tout jugement négatif est toujours faux, quelque soit le rapport sous lequel on l'envisage, puisqu'il n'y a pas de différence entre le possible et l'être dans les êtres éternels (Phys. III).

Mais il en est tout autrement de l'être contingent. Celui-ci s'oppose toujours au Non-Etre absolu sous le rapport de la possibilité, mais non sous le rapport de l'existence actuelle. Il est toujours possible et jamais impossible, mais il n'existe pas toujours, et quand il existe il peut ne pas exister, i.e. il

peut n'être que possible. Il s'ensuit que tout jugement affirmatif portant sur l'être contingent en tant que possible est toujours vrai, et tout jugement négatif, toujours faux. Mais tout jugement, affirmatif et négatif, portant sur l'existence du contingent est tantôt vrai, tantôt faux, selon que le contingent existe ou non. Quand l'être contingent existe, le jugement affirmatif porte à la fois sur l'existence actuelle et possible (l'existence comprenant la possibilité d'existence), i.e. sur le contingent en tant qu'il participe à l'Etre absolu sous tous rapports et qu'il s'oppose au Non-Etre absolu. Mais parce que cette participation à l'Etre sous le rapport de l'existence actuelle n'est que contingente, le contingent existentiel possède une autre possibilité qui n'est pas la possibilité à l'existence mais la possibilité à la non-existence, laquelle possibilité n'est pas directement opposée à l'impossible ou au Non-Etre absolu, mais à l'existence actuelle. Ainsi, à la différence de l'être nécessaire qui est vrai simpliciter, le contingent existentiel n'est vrai que secundum quid, i.e. secundum praesens.

Jusqu'ici cela me paraît assez logique, sinon clair. La difficulté maintenant est de comprendre comment deux jugements, affirmatif et négatif, portant sur un être contingent, peuvent s'opposer d'une opposition de contradiction proprement dite. Il semblerait, après ce que je viens de dire, qu'une telle opposition n'est contradictoire que secundum quid. Sans doute doit-on distinguer ici entre les termes de l'opposition et l'opposition elle-même. Des deux jugements 'Socrate est malade' et 'Socrate n'est pas malade' l'un n'est vrai et l'autre faux que

secundum quid, car l'un n'est pas toujours vrai et l'autre toujours faux. Mais comme les deux ne peuvent jamais être vrais, ou faux, ensemble, ils s'opposent toujours comme le vrai et le faux. Autrement dit, la contingence des termes ne change rien à la nature de l'opposition en tant que telle: que Socrate existe ou non, toujours l'un des deux jugements est vrai, et l'autre faux. Mais cela suppose que toujours l'un exprime l'Etre, et l'autre, le Non-Etre. Or, c'est précisément ce que je ne parviens pas à expliquer. Supposons que Socrate n'existe pas. Si je dis qu'il est malade, mon jugement est faux; donc, j'affirme le non-être, ou l'impossible. En effet, il est impossible que Socrate soit malade s'il n'existe pas. Si je dis qu'il n'est pas malade, j'affirme l'Etre, puisque je dis vrai. Mais quel être ? Mon jugement doit au moins exprimer quelque possibilité, et une possibilité telle qu'elle s'oppose à l'impossible. Serait-ce la possibilité pour Socrate de ne pas exister, et partant, de n'être pas malade ? Mais une telle possibilité n'est pas réelle, car ce n'est que lorsque Socrate existe qu'il lui est réellement possible de ne pas exister. Attendez un peu... Qu'est-ce que je raconte là... Mais je l'ai la solution ! Même quand Socrate n'existe pas sa possibilité de ne pas exister est aussi réelle que sa possibilité d'exister, et les deux sont identiques, autrement il existerait nécessairement et toujours ! Si quand il n'existe pas il ne lui était pas réellement possible de ne pas exister, sa non-existence serait impossible. Non, mais suis-je bête un peu ! Pourquoi n'y ais-je pas pensé plus tôt ! Dire que je me suis torturé

les méninges pendant des heures et des journées, au point d'en être dégoûté. C'était si simple, pourtant. En effet, quand je dis que Socrate n'est pas malade, j'affirme tout simplement qu'il lui est possible de ne pas exister, et partant de n'être pas malade... or do I... Je me demande si je ne deviens pas sophistique à force de vouloir être trop logique. Qu'est-ce que vous pensez de ces contorsions d'acrobate ?

Je devrai donc reprendre les dernières pages que j'ai écrites sur l'opposition de contradiction. Comme je n'ai pas le temps de la faire en ce moment (j'ai deux 'class assignments' sur le métier), je vous envoie mon manuscrit sous sa forme actuelle. Peut-être cela vous intéressera-t-il de connaître l'extraordinaire aptitude que j'ai de piétiner sur place.

Je vous envoie par le même courrier un article de Simon sur le déterminisme. C'est un article extrêmement intéressant à sa manière. Vous y verrez, par exemple, qu'il n'est pas impossible pour un thomiste de la gauche d'être indéterministe, à condition que ce soit d'une façon déterministe. Vous y verrez aussi que la distinction entre le de jure et le de facto est des plus commodes en cette affaire, car elle nous permet d'ignorer les distinctions incompréhensibles, le 'hair-splitting' aristotélico-thomiste, entre le hasard et la fortune, le casus et le casuale, le futur nécessaire et le futur contingent, et de faire asseoir à la même table Aristote et St. Thomas, Suarez et Vasquez. Vous y verrez encore qu'on peut très bien, et avec le minimum d'embarras, survoler le problème pendant des pages et des pages sans jamais y toucher du bout du doigt, et que ce faisant on est à même de conclure avec le physicien philo-

tophe une espèce de traité de Munich appelé à bon droit intersubjectivité de fait. Enfin, vous serez probablement convaincu que l'homme, contrairement à l'opinion des biologistes et de la vôtre, est capable de faire du c. de cheval, et du meilleur(stinky).

Aussi, je crois que cet article est de nature à vous intéresser. En tout cas, je croirais vous avoir rendu un fier service s'il pouvait vous corriger de la manie de voir chez Aristote et St.Thomas des choses que nos plus grands thomistes d'aujourd'hui n'y voient pas, y compris certains frères de St.Thomas lui-même. Take it easy, Toots!

Dites donc, avez-vous besoin en ce moment des trente dollars que je vous dois ? Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu mon chèque du Palais de justice. Si je ne vous l'ai pas retourné comme je vous l'avais promis, c'est que j'étais 'broke'. (J'aurais dû vous en parler plus tôt, mais j'ai oublié). Si vous pouviez m'aider jusqu'à...disons au printemps ou à l'été, vous me rendriez un grand service. Je n'ai pas encore reçu la bourse du Cardinal, et j'ai des raisons de croire que je ne l'aurai pas avant le printemps prochain. C'est pas drôle de vivre à la franciscaine quand on n'en a pas la vocation. Encore si j'avais Cécile avec moi...Quand je l'ai quittée il était bien entendu que je ne la reverrais qu'à l'été, mais depuis quelque temps la tentation de venir à Québec à Noël se fait de plus en plus cuisante, et je me sens faiblir, et je vous avoue que je cherche toujours de nouvelles raisons pour faiblir davantage et succomber. Et pourtant, je ne vois pas comment je pourrais aller à Québec à Noël! D'une part, je n'ai pas encore fini de rembourser l'em-

prunt de \$75.00 que j'ai fait l'an dernier pour aller chez moi aux Fêtes, d'autre part je devrai d'une façon ou d'une autre emprunter quelque trois cents dollars pour l'impression de ma thèse (silly requirement, isn't it?) en mai prochain! I'm in a fine mess! Décidément, il faut y mettre le prix pour posséder la Sagesse.

A part ça, ma santé est bonne et je travaille bien. J'espère que vous vous portez ~~mal~~ bien aussi, ainsi que Madame De Koninck et les enfants. Je serais extrêmement heureux d'avoir un mot de vous. Si vous en trouvez le temps veuillez jeter un coup d'oeil sur mon manuscrit et me donner votre appréciation le plus tôt possible. Parlez-moi aussi de votre travail, car vous avez sans doute trouvé de nouvelles idées très intéressantes. Avez-vous des nouvelles de Jacques ? Monsieur Simon n'en a pas.

Je vous prie de transmettre mon respect et mes amitiés à l'Abbé Parent, Hamel, Cantin, à Mm Germain et Emile Simard.

En toute amitié,

*Eugène.*

P.S. Il y a quelque temps j'ai été frappé par un texte de J. de St. Thomas où il définit l'induction et explique sa nature (Log. I, p. 60). Si j'ai bien saisi la pensée de J. de St. Thomas, il nous décrit dans ce texte, en résumé mais en termes extrêmement précis, la méthode de la science physique. Il donne d'abord de l'induction la définition suivante: "A singularibus suffi-

cienter enumeratis ad universale progressio". Puis il distingue dans l'induction deux processus: l'ascensus et le descensus. "Quantum ad ascensum inductio ordinatur ad inveniendas et probandas veritates universales, ut universales sunt, id est in quantum constant ex singularibus sub eis contentis. Nec enim potest probari quod aliquid universaliter sit tale, nisi quia ejus singularia sunt talia. Descensus autem ab universali ad singularia praecipue ordinatur ad demonstrandam falsitatem universalis, ut universale est; optime enim ostenditur falsitas universalis descendendo sub illo et ostendendo aliquod singulare non esse tale. Sed tamen supposita veritate universalis comprobata et inventa per ascensum, etiam descensus deservit ad ostendendam correspondentiam universalis ad ipsa singularia sub eo contenta. Praecipuum tamen inductionis munus est reducere ad sensum probationem universalis a singularibus ascendendo".

Et l'induction se distingue du syllogisme scientifique en ce que "syllogismus utitur medio ad ostendendum extrema uniri inter se, at vero inductio per tertium probat extremum de medio", et le moyen terme n'est autre que les singuliers donnés dans l'expérience: "...inductio probat extremum seu praedicatum aliquod convenire alicui subjecto communi, quia convenit singularibus".

Vous~~s~~ connaissez sans doute ce texte par coeur, et vous nous l'avez sans doute donné en classe, et pourtant je ne m'en rappelle pas, et quand je l'ai lu l'autre jour c'est tout comme si je l'eusse lu pour la première fois. Vous voyez où en est ma mémoire. Si on ajoute à cela la phrase suivante que je trouve à la page 74: "...quia per particulares non redditur medium complectens et continens perfecte ea quae inferenda et unienda sunt in conclusione", on a en main un texte complet et très clair et qui devrait figurer au début de tout traité sur la méthodologie des sciences expérimentales.

1023, N. Notre Dame Ave.

South Bend, INDIANA, U.S.A.

30 novembre, 1939.

Cher Monsieur De Konink,

Vous devenez aussi fainéant que Jacques. Vous n'avez répondu à aucune de mes trois lettres. L'an passé, à cette date, vous m'aviez déjà écrit deux ou trois fois. Je vous en prie, envoyez-moi un mot, ne serait-ce que pour me dire que vous n'avez pas le temps d'écrire. Car vous êtes sans doute toujours débordé d'ouvrage et de visiteurs, et mon manuscrit n'a fait qu'empirer les choses, évidemment. Je parie que vous n'avez pas encore trouvé moyen de le lire. Right? Quoiqu'il en soit, ne me le retournez pas maintenant, car j'irai peut-être le chercher bientôt (Je vous expliquerai plus bas). J'ai écrit une dizaine de pages sur l'interdépendance hiérarchique des quatre oppositions, comme conclusion à la première partie 'quam nunc habes prae manibus', et j'ai entamé la deuxième partie bien que je ne sache pas trop bien par où commencer et dans quelle direction m'orienter. Je l'ai divisée en trois points: Fondements de l'opposition; Opposition des choses en elles-mêmes et opposition des choses dans la connaissance; L'aspect logique de l'opposition. Ne me demandez pas où ça va me mener, je n'en sais rien. Plus j'avance, plus je recule, car le problème s'élargit toujours et s'approfondit en abîme.



Un traité complet et détaillé de l'opposition remplirait, je crois, un très fort volume. Je l'écrirai peut-être plus tard, beaucoup plus tard. En vérité, savez-vous à quoi je pense depuis quelque temps ? A écrire un traité approfondi de logique (y compris la dialectique et la sophistique) en dix ou quinze volumes de quelque huit cents pages chacun. Je suis de plus en plus convaincu que l'échec du renouveau thomiste en Europe est dû en grande partie à une ignorance crasse de la logique. J'ai aussi l'intention d'écrire un traité non moins approfondi de la société en cinq ou six volumes, car c'est un sujet qui m'intéresse de plus en plus. Mais, en aurai-je le temps ?

Pour revenir à l'opposition, croyez-vous qu'il soit juste de dire que même les opposés contradictoires ont un sujet commun, l'intelligence ? Après tout, il faut bien qu'il y ait quelque convenance, si minime soit-elle, entre l'Etre et le Non-être, autrement ils ne s'opposeraient en aucune façon. Mais cette convenance ne peut évidemment pas être d'ordre réel puisque le non-être est une impossibilité d'être. Cependant, si le non-être ne peut exister en aucune façon, il peut néanmoins être connu, et il possède cette possibilité en commun avec l'être. Il y aurait donc, dans l'ordre purement intentionnel, une certaine convenance entre l'être et le non-être. Pour être encore plus précis, les concepts d'être et de non-être envisagés comme 'id quod', ou par rapport à leur signifié, sont absolument incompatibles, mais envisagés comme 'id quo', comme 'medium significationis', ils admettraient une certaine convenance d'ordre purement logique. Aussi bien, la contradiction en un sens est une négation absolue, en un autre

elle est une négation dans un sujet, a savoir l'intelligence connaissante. Cela expliquerait, à mon avis, pourquoi, d'une part, la contradiction est une opposition réelle bien que l'un des termes soit purement logique, et pourquoi, d'autre part, elle ne peut avoir lieu que dans le jugement.

Mais passons, car ces élucubrations de collégien ne peuvent pas vous intéresser. Parlons plutôt de l'ineffable Simon. Imaginez que depuis quinze ans il cherche une analogie intermédiaire entre l'analogie de proportionnalité et celle d'attribution! Et cela pour expliquer la nature de la certitude morale qui, à son avis, est une certitude au même titre que la certitude métaphysique et la certitude physique, bien qu'elle soit moins parfaite. Entre ces trois certitudes il existe une analogie de proportionnalité propre, "for the analogical perfection (certainty) is actually possessed by all three". Et voici le bouquet: "We also think that between opinion and certainty there is also an analogy of proper proportion, and not only one of attribution. This is a problem that has not been studied as yet". C'est le problème qui lui ronge le cœur depuis quinze ans, et il n'a pas encore rencontré d'auteur qui en ait donné la solution, ou qui ait même soupçonné le problème. C'est dire que le rusé Cajetan et que le père Jeande S. Thomas commencent à grisonner.

Dans son cours 'Democracy and Authority' il n'a fait jusqu'ici que de l'histoire. Toutes les écoles modernes y passent, et presque tous leurs représentants: Quesnay, Gournay, Fourier, Proudhon, Gurvitch, Sorel, Pareto, Godwyn, Kropotkin, Warren, Hutchinson, Hubhouse, Mill, etc.. Le cours prend fin en février, et cependant nous attendons encore

Aristote et St.Thomas.

Il y a environ trois semaines j'ai assisté à une conférence donnée par un jeune père C.S.C. tout frais émoulu de Louvain. Il nous a donné ses impressions sur l'organisation et l'esprit de l'institut de philosophie de Louvain. Impressions très enthousiastes, évidemment. Par exemple, il est d'avis que tous les professeurs, sans exception, sont excellents. Mais le piquant de la conférence s'est fait sentir quand il nous a appris, avec une émotion toute religieuse, que le but général et principal de l'Institut de Louvain était de revivifier St.Thomas! En entendant ce glas funèbre qui m'apprenait brusquement la mort du thomisme, je fus saisi. Je regardai autour de moi pour compatir du regard avec les assistants (dont plusieurs professeurs de philosophie), et à ma grande surprise ils étaient tous très calmes. Je me rendis compte alors que j'étais seul à ne pas être au courant. Puis, j'eus une envie folle de pouffer de rire à la Donald Duck. Le thomisme, pur fait historique, mort avec le treizième siècle! Il faut le ressusciter, lui insuffler une nouvelle vie. Et quelle sera cette vie, sinon celle du vingtième siècle? Malheureusement on y a trop bien réussi jusqu'ici.

Je vous ai dit au début de ne pas m'envoyer mon manuscrit maintenant, que j'irais peut-être le chercher moi-même bientôt. Vous avez sans doute deviné ce que j'ai voulu dire. Eh oui, j'espère encore pouvoir aller à Québec à Noël! J'aurai probablement une occasion d'auto jusqu'à Plattsburg, à soixante milles de Montréal, aller-retour pour \$14.00! J'imagine que de Plattsburg à ~~Montréal~~ Québec un billet aller-retour ne coûte pas plus de dix dollars. Je pourrai probablement disposer d'une quarantaine de dollars.

C'est évidemment très peu, car une fois à Québec il me sera bien difficile de ne pas aller voir ma famille à Port Alfred. De plus, tout le temps que je serai à Québec, il me faudra payer chambre et pension (pendant au moins une semaine). Mais le risque en vaut la peine, "and I'd risk a lot more to have an eyeful and an armful of Cécile", et aussi (si ça peut vous flatter) pour vous voir.

Vous allez peut-être penser que je ne suis pas raisonnable ? Je vous avoue qu'en pareil cas je ne sais pas distinguer entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas objectivement, et je considère comme raisonnable tout ce qui peut me rapprocher de Cécile... et de vous, aussi longtemps que ce n'est pas aux dépens de ma philosophie. At any rate, je ne partirai pas avant le 16 ou le 17, de sorte que vous avez tout le temps voulu pour contremander mon voyage, si vous jugez bon de le faire...

A très bientôt,

*Engèle*

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA, U.S.A.  
7 janvier, 1940.

Cher Monsieur De Koninck,

Je vous envoie les quelques pages du traité de l'opposition de contradiction que j'ai retouchées avant les vacances de Noël. J'espère que vous trouverez sous peu le temps de reviser le reste de mon travail. Vous m'obligeriez en mettant en marge les corrections à faire et les suggestions qui pourraient m'être utiles. Je vais reprendre l'introduction et en faire quelque chose de présentable. Après quoi je vais pousser la composition de la deuxième partie que j'espère terminer dans deux mois.

Mon aventure de jeunesse s'est terminée en ...froideur. En effet, de Plattsburg à South Bend le pays est couvert de neige et il a fait aussi froid qu'à Québec. Par exemple à Watertown, N.Y., il était tombé 20 pouces de neige et le mercure était sous zéro. Nous avons été incommodés par le froid (33 heures dans une boîte à savon dont les ouvertures étaient bouchées par des toiles) mais à part ça, Madame la marquise, tout s'est bien passé. Une fois, cependant, nous avons tourné bout pour bout et glissé sur le bord de la chaussée après avoir évité de justesse un colossal camion chargé de quatre Studebakers. Nous en fûmes quittes pour tirer la bagnolle sur la route. Partis de Plattsburg vers midi nous sommes arrivés à South Bend le lendemain soir à sept heures. Tout le long du parcours j'ai fait, défait et refait des projets pour l'été prochain. J'avais les pieds gelés mais le cœur en feu. Cette affaire de loyer est très sérieuse, même si elle vous paraît prématurée, intempestive, enfin tout ce que vous voudrez. Au fond c'est une affaire de fortune, au sens aristotélicien du mot. Voici l'histoire en deux mots, trois virgules et quatre points. Mes beaux parents possèdent une maison à deux logements (superposés). Ils occupent le premier et louent le deuxième. Les locataires actuels vont déménager en mai prochain. On m'a proposé de me le réserver et j'ai accepté presque tout de suite pour les raisons suivantes: Premièrement, c'est un bon et beau logement de six pièces avec toutes les commodités de ceux de la ville. Deuxièmement, la maison elle-même est isolée et très paisible. Enfin, le prix en est modique comparé à ceux de la ville. J'avoue que c'est un peu loin de l'université, mais les autobus voyagent à toute heure du matin jusqu'au soir. Qu'en pensez-vous? Je ne pouvais tout de même pas attendre à l'été, car passé mai les logements vacants sont très rares et la plupart du temps inexistants à Québec. Ce problème d'ordre pratique m'intéresse énormément. Il me semble que c'est un rêve, et pourtant c'est une chose qui

se voit tous les jours. Je ne saurais vous dire combien j'ai furieusement hâte d'avoir ma femme, mon foyer, mon bureau. A bas le bolchévisme!

Je reviens de mes vacances bien reposé et j'ai pu me remettre au travail tout de suite. Je devrai bientôt préparer les examens du semestre qui auront lieu à la fin du mois. S'il y a moyen je vais couper quelques heures de cours dans le second semestre afin de consacrer plus de temps à ma thèse. M. Simon n'a pas encore fini de la lire. Sa petite femme, qui était toute ronde quand je suis parti, s'est aplatie tout à coup et lui a fait cadeau d'un garçon le 18 décembre; depuis lors il a charge d'enfants et sentrouve accablé.

Mes amitiés à Mme De Koninck et des baisers aux enfants. Je vous embrasse fort au point d'être 'in the back of you'.

*Engèle*

P.S. Si je ne vous ai pas demandé votre avis au sujet du loyer c'est que je ne l'ai pas pu. On m'a fait cette proposition lundi, la veille de mon départ, et j'ai passé toute cette journée à Charlesbourg.

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA, U.S.A.  
Dimanche, 28 janvier, 1940.

Cher Monsieur De Koninek,

Il y a une dizaine de jours nous avons, Simon et moi, revu l'introduction et le premier chapitre de ma thèse. Comme vous, il a trouvé que l'introduction manque de clarté dans l'exposition. Il n'a pas eu de peine à m'en convaincre car je l'étais déjà depuis longtemps. Dès le lendemain je concevais un plan d'exposition beaucoup plus net, et même un peu plus au point, que j'ai pris en note. Je crois que vous en serez tout à fait satisfait.

Il n'a rien trouvé à reprendre du traité de l'opposition de relation à part quelques incorrections de grammaire ou de style. J'ai néanmoins l'intention d'y ajouter quelques considérations sur le chapitre 15 du livre V de la Métaphysique où Aristote étudie les espèces de relatifs.

Nous n'avons revu que les premières pages du traité des contraires, mais ce fut plus que suffisant pour que nous en venions aux prises. Je me trompe, il s'agit de l'opposition de privation dont j'ai écrit, au tout début du traité des relatifs, qu'elle consiste dans la privation d'un habitus (qualité). Imaginez qu'il conçoit cette opposition comme étant la privation du cinquième post-prédicament exlein (possession)! Et il prétend que c'est du St. Thomas, mind you! Il a pris la peine de me lire l'article 1 de la question 49 de la Prima-Secundae. Pour lui ce texte est tout à fait décisif, pour moi il est tout à fait 'besides the point' et ne prouve rien. Son idée de derrière la tête est la suivante: L'opposition est un post-prédicament, donc elle doit avoir lieu entre post-prédicaments! J'ai eu beau lui dire que les relatifs, les contraires, l'Etre ne sont pas des post-prédicaments, il n'a pas démordu. Toujours il ripostait avec l'exemple de l'homme à qui il manque un bras: il est vrai de dire que tel homme est privé de son bras, et pourtant un bras n'est pas une qualité! Il suffit de parcourir rapidement le texte d'Aristote pour voir immédiatement que sa position est fautive. D'une part Aristote emploie toujours le mot Exin et jamais le mot 'exlein. D'autre part, il dit expressément que "être privé et avoir un habitus ('exin 'exlein) ne sont pas la même chose que la privation et l'habitus (exis)", et cela après avoir défini et expliqué l'opposition de privation.

Simon changera probablement son fusil d'épaule quand il aura lu mon chapitre sur la privation, car il n'est pas entêté. Je ne suis pas fâché de cette divergence de vues qui me fournit l'occasion de préciser davantage la pensée d'Aristote dans une note sur la distinction entre les deux prédicaments 'exis et 'exlein et le post-prédicament 'exlein.

(Je m'excuse de continuer avec un autre dactylo, le mien vient de se détraquer. Le ressort du chariot est ou bien cassé, ou bien décroché, en tout cas il a perdu son énergie cinétique. J'ai essayé de m'introduire à l'intérieur de la machine dans l'espoir d'atteindre l'organe malade et de lui remonter le moral. J'enlève une première pièce, puis une deuxième, et à la troisième crac! les entrailles métalliques s'émeuvent, bougent, se disloquent et laissent tomber l'un après l'autre une dizaine de petits ressorts comme autant de vers intestinaux; les clefs du clavier s'affaissent. La frousse me prend, et je m'empresse de fermer la plaie de peur que cet olon compliqué et fragile ne rende son âme mathématique entre mes mains et ne se corrompe en un tas de ferrailles. Il serait plus sage de consulter le vendeur...).

Avez-vous revu les trois derniers chapitres de mon dactylogramme ? C'est loin d'être parfait, n'est-ce pas ? Depuis que j'extravaille sur la deuxième partie il m'est venu de nouvelles idées qui me permettront d'améliorer la première. J'ai composé, très lentement et très laborieusement, 18 pages sur les rapports de l'opposition et du multiple, dans lesquelles je n'ai considéré que les oppositions de relation et de contrariété. Il y a beaucoup moins à dire des relations de privation et de contradiction, à ce sujet, de sorte que je compte finir ce chapitre bientôt. Il a pour but de montrer qu'avec les opposés privatifs et contradictoires on passe immédiatement dans l'ordre logique comme tel. L'opposition première et la plus générale à l'intérieur de l'être réel est celle de l'un et du multiple, et Aristote montre que cette opposition est une contrariété. Aussi bien, on ne peut expliquer le multiple des oppositions de privation et de contradiction que si l'on sort de l'être réel. D'autre part, la contradiction est la première des oppositions et les autres ne sont ce qu'elles sont qu'en participant à la contradiction. Ce paradoxe m'amène à parler de la distinction entre l'opposition dans les choses et l'opposition dans la connaissance. Dans ce deuxième chapitre je vais essayer de montrer que l'opposition dans les choses n'est que virtuelle, et que seule l'opposition dans la connaissance est formelle, tout comme le vrai et le faux. Je viens de lire dans Zeller que, au dire de Simplicius, Aristote ~~consid~~ ~~rait~~ dans son ~~trité~~ traité (perdu) Des Contraires considérait que seuls les concepts étaient contraires absolument. Si tout ce qui précède est vrai, il s'ensuit que le traité de l'opposition est un traité de logique, et c'est à cette conclusion que je veux en venir dans cette deuxième partie de mon travail.

A propos, quand pourrez-vous m'envoyer mon manuscrit revu et corrigé ? Je devrai commencer bientôt à taper une



copie définitive de tout le bazar et je voudrais naturellement connaître les corrections et les suggestions que vous avez déjà faites ou que vous ne manquerez pas de faire en marge de mon manuscrit.

Il y a eu un 'meeting' de philosophes dans le salon du cafeteria, samedi de l'autre semaine, des gens de Notre Dame, de Chicago et des alentours; on comptait sur la présence d'Adler, mais à la dernière minute il a été empêché de venir. La discussion a porté sur la division thomiste des sciences. Dès le début Simon prit la parole et nous fit un 'cours régulier' sur les degrés d'abstraction. Pour employer l'expression d'un de mes confrères à la sortie de la conférence, "he really stole the show". Mais quand vint le moment de faire entrer les sciences expérimentales dans le premier degré d'abstraction la discussion commença à languir et devint tout à fait plate. Fort heureusement, un garçon de table vint, pas longtemps après, nous servir le café et les biscuits. Simon traverse le salon et arrive dans mon coin où j'avais eu bien soin de me cacher derrière un père: Monsieur Babin, pourquoi n'avez-vous pas pris part à la discussion? Il n'y a eu personne pour représenter Laval, vous auriez dû nous exposer les vues de De Koninck là-dessus". Mais voilà, Monsieur Babin a cru bon de se taire, Laval n'a pas été représenté et ces messieurs n'ont pas connu les vues de De Koninck.

Cécile est très bein, et joyeuse et besogneuse comme une hirondelle qui fait son nid. En fait, elle fait son nid, ou du moins elle en prépare déjà la garniture sur son métier: couvertures de lit, portières, tentures, tapis, rideaux, napes, dessus de coussin, etc.. Elle a déjà, je crois, commencé son trousseau! Mais elle ne fait pas de meubles, et c'est dommage car c'est ce qui coûte le plus cher... Vous voyez donc que je n'aurais pas besoin d'attendre après elle. Mais je ne voudrais pas non plus qu'elle ait à attendre après moi, et je compte que vous allez continuer de travailler de plus en plus l'opinion du conseil de l'université pour qu'on m'offre un contrat à l'été. J'insiste pour le besoin de la conversation, car je suis depuis longtemps convaincu que vous usez de tout votre poids pour que l'affaire aboutisse, et que si elle aboutit je le devrai tout entier à votre admirable patience et générosité envers moi autant qu'à votre prestige personnel. Mais passons, car vous ne manquerez pas de me trouver un peu trop français dans l'expression de ma gratitude. Et pourtant Dieu sait que ce ne sont pas là de simples 'flatus vocis'. A propos, j'ai quelque chose à vous demander concernant les conditions du contrat. Croyez-vous qu'on se contenterait d'un doctorat 'virtuel', ou est-ce absolument nécessaire que je fournisse un parchemin? Si par exemple je remplissais toutes les conditions requises, ici pour le doctorat excepté celle de l'impression de la thèse, croyez-vous que cela

suffirait ? Je ferais approuver ma thèse cette année et la ferais imprimer à Québec l'an prochain. Il ne me resterait plus qu'à envoyer à Notre Dame les cent copies exigées pour le doctorat et on me remettrait mon parchemin. Vous comprenez qu'il m'en coûte d'emprunter un trois cents dollars pour cette affaire alors que je devrai en emprunter quatre ou cinq cents à l'été. Naturellement ce n'est qu'une suggestion, et si elle vous paraît déraisonnable je la laisserai tomber au moindre signe me venant de vous. Après tout, ce qui presse le plus c'est que j'entre à la faculté à l'automne, et vous connaissez mieux que moi les conditions qu'on exige à cette fin.

J'ai lu le mauvais compte-rendu de vos conférences sur l'humanisme dans l'Action Catholique. Cela n'a fait qu'intensifier mon impatience à revenir à Québec pour de bon. Il n'y a pas à dire vous possédez vraiment la sagesse philosophique et vous avez une vue extrêmement vaste et profonde sur toutes choses. Votre habitus sapientiae est extrêmement pointu, acutissimus, pour me servir du langage de J. de S. Thomas. Vous ne manquez pas non plus de style, et votre 'Calliclès est mort, tous les Calliclès mourront' fait pâlir le 'Madame se meurt, Madame est morte' de Bossuet.

Pour le reste ça va bien. Ma santé est bonne, je mange bien quand je ne suis pas 'broke', et je dors solide comme un cadavre. J'espère qu'il en est de même avec vous, Madame De Koninck et les enfants à qui j'envoie amitiés et baisers. Mon meilleur souvenir à Mm. Cantin et Parent.

Have a good time!

*Eugène*

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA, U.S.A.  
5 février, 1940.

Cher Monsieur De Koninck,

Si je vous écris à ce moment actuel présent d'à cette heure c'est principalement, surtout et avant tout, parce que je n'ai pas le coeur à travailler sur ma thèse. Depuis deux jours j'ai l'esprit piétiné par tout un troupeau d'idées folles que ma pauvre Sagesse ne réussit pas à rassembler et coordonner. Ah, cette Dame Philosophie, c'est comme ces sirènes à la voix d'or, à la chevelure flottante et aux seins roses, mais au tronc en queue de poisson. Vous ne pouvez résister à son charme ni à son chant. Elle vous détourne de votre route brûlante et poussiéreuse et vous attire sur la grève brillante et fraîche. Elle vous laisse approcher, plus près, plus près. Vous allez enfin l'étreindre de toute la force de votre passion quand elle vous glisse entre les bras et disparaît dans les profondeurs transparentes de l'océan. Vous vous relevez étourdi, et vos mains puent l'huile rance... Au prochain tournant de votre chemin, vous pouvez la voir encore sur le rivage, qui vous appelle et vous attire... (Pas si mal, n'est-ce pas? Je parie que vous ne me connaissiez pas de dispositions littéraires).

J'ai tapé jusqu'ici 27 pages sur la relation de l'opposition au multiple. Je ne suis pas trop dégoûté des 20 premières pages où je me contente de commenter des textes d'Aristote dans sa Métaphysique, avec l'aide de St. Thomas. Ça n'a pas été facile, surtout quand il s'est agi de montrer que les relatifs, tout comme les contraires, se réduisent à l'Un et au Multiple. J'y ai rencontré des textes apparemment contradictoires, mais je crois avoir réussi à les concilier au moyen d'autres textes et d'exemples particuliers. A propos, dans le chapitre 1 du livre X, où Aristote traite de la mesure, j'ai relu plusieurs passages dont vous vous êtes servi dans votre cours sur la philosophie des sciences. Ils sont on ne peut plus nets et catégoriques, et il faut que nos grands thomistes d'aujourd'hui ne soient que des philosophes *ès lettres* pour ne les avoir pas lus ou compris.

Je ne puis tarder davantage à vous apprendre une nouvelle qui est de nature à vous jeter l'effroi dans l'âme et à vous faire repousser du pied avec horreur et componction votre théorie de l'indéterminisme, ce cher Pinocchio de bois à qui vous avez rêvé avoir donné la vie. Je m'explique. Vous n'ignorez pas que Maritain est à Toronto où il a été reçu à bras ouverts en arrière du dos par l'abbé Phelan qui l'adore, au dire de M. Simon. Or, quand un

français traverse la grande Mare et la moitié de l'Amérique ce n'est pas pour faire une retraite fermée. Donc, M. Maritain a fait des conférences à Toronto. Dans une de ces conférences il a déclaré que la contingence de la matière première telle que comprise par De Koninck de Laval ressemble fort au klinamen d'Epicure, à cet espèce de choix inconscient des atomes dans la constitution des substances naturelles. Phelan se tordait de joie, car lui-même prétend que vous concevez la matière première comme possédant une certaine actualité. (Tout cela m'a été certifié par Simon lui-même qui est allé passer trois jours à Toronto la semaine dernière). Mes confrères en philosophie, à qui Simon a raconté la chose, ont été très scandalisés et sont aussitôt accourus à moi pour savoir si c'était bien là votre véritable position. Je me suis contenté de leur répondre que Maritain n'avait pas compris De Koninck, ni St. Thomas, et que je n'espérais pas qu'il les comprennent jamais. Au premier abord la nouvelle m'a fait sourire, mais "on a second thought" je me suis dit que le délicat Maritain aurait agi plus honnêtement en répondant d'abord à votre article dans la Revue Thomiste avant d'aller se faire applaudir à vos dépens à Toronto en vous accusant d'une fausseté ignoble. Quel courage, et quelle délicatesse à la fois!

Vous ne sauriez vous imaginer combien j'ai hâte de retourner à Québec. Mes confrères sont tous très aimables et intelligents, mais en philosophie c'est un désert aride et desséchant. Je me sens isolé intellectuellement, et j'ai perdu beaucoup de cet enthousiasme stimulant que je possédais à Québec. Il me semble que je piétine sur place au lieu d'avancer à grandes enjambées. En un mot l'atmosphère vivifiante de Laval me manque terriblement. Et puis, je m'ennuie de Cécile que c'en est une malédiction. Songez que ça fait plus de deux ans que j'attends, alors que j'aurais voulu l'épouser la première fois que je l'ai vue. Je remonte mon courage en me répétant que ces deux terribles problèmes auront leur solution à l'été et que je commencerai la prochaine année académique avec le double titre de professeur et d'époux. En attendant je travaille de mon mieux, et vis d'espérance.

Je baise vos mains potelées en vous avouant naïvement que je nourris toujours l'agréable illusion de vous lire très bientôt. Mes respects et amitiés à votre chère moitié (ou devrais-je plutôt dire 'quart'?), des baisers à Thomas, Arthur, Dominique et Gottlieve. Joyeux Noël à tous.

*Eugène.*

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA.  
15 février, 1940.

Cher Monsieur De Koninck,

Je vous envoie ma deuxième introduction qui est, je crois, meilleure que la première. En tout cas c'est un peu plus serré et étoffé, n'est-ce pas ?

Je suppose que vous n'avez pas encore pu trouver le temps de lire les trois derniers chapitres de mon dactylogramme. Simon les a lus et il en est bien satisfait, surtout du dernier. Toutefois le troisième le laisse perplexe et je dois avouer que ce n'est pas tout à fait sans raison, car l'Xis opposé à la stérésis n'est certainement pas l'Xis de la première espèce de la qualité et qu'Aristote oppose à la diéthésis. La vue n'est évidemment pas une qualité de la première espèce. Simon pense que c'est une qualité de la deuxième espèce, mais je crois que cela aussi est faux. La vue se ramène plutôt au prédicament substance, car elle est la forme d'un organe ou d'une partie substantielle, elle est une qualification de la substance en tant que tout intégral. Et c'est sans doute là la raison fondamentale pour laquelle la vue n'a pas de contraire, pas plus que la substance. C'est aussi pourquoi il ne peut pas y avoir de régression, ou de mouvement régressif plutôt, de la cécité à la vue, ou en général de la privation à la possession proprement dite, car les parties intégrales de la substance sont engendrées avec la substance. Mais la vue n'en est pas moins une qualité au sens large ~~qui~~ où l'entend Aristote au livre 5 de la Métaphysique. "La qualité se dit, en un sens, de la différence de la substance, comme quel est l'homme ? un animal bipède; quel est le cheval ? un animal quadrupède". On peut dire, tout aussi correctement, quel est l'animal ? un être voyant. Il est remarquable qu'Aristote, ici, donne comme exemple une différence spécifique au sens large, il s'agit de la différence spécifique de la substance comme tout intégral, de l'homme qui a deux pieds et du cheval qui en a quatre. Or, le terme positif de l'opposition de privation, à mon avis, est une qualité de cette espèce. Je n'ai pas encore fait part à Simon de cette solution. Elle a commencé à poindre à l'horizon de mon esprit cette après-midi seulement, ce qui m'a fait penser de vous écrire pour me forcer à tirer mes idées au clair. Quant à l'opinion de Simon, à savoir que le terme positif de l'opposition de privation est le postprédicament possession, elle ne tient pas debout, car cela

revient à dire qu'il peut y avoir opposition sans termes opposés, le postprédicament eXeia étant postérieur à l'opposition. D'un reste, la forme est antérieure à la possession de la forme, et l'opposition suit immédiatement la distinction des formes. En fin, la privation proprement dite connote dans le sujet une aptitude radicale à une forme dont la présence fait que le sujet soit tel et dont l'absence fait qu'il ne soit pas tel, purement et simplement. Or le postprédicament eXeia ne connote aucune aptitude de ce genre.

Pour la même raison la privation proprement dite ne s'oppose pas au dixième prédicament eXeia, puisque par lui le sujet est dénommé tel ab extrinseco seulement. L'eXeia prédicamental ne connote pas une aptitude naturelle intrinsèque dans le sujet, mais une mesure extrinsèque, tout comme dans le cas de l'ubi et du quando.

Qu'en pensez-vous ? Est-ce lui, ou moi, qui ai raison ? Mais c'est bien inutile de vous poser la question puisque vous avez dans votre grosse tête de ne pas m'écrire... Peut-être ferais-je mieux d'écrire à Madame De Koninck, 'women are more responsive'.

Je coupe ici, car votre manque de 'responsivité' me coupe l'inspiration. "Next time I'll try my luck on Napoleon or Alexander the Great, for a change". Mes amitiés à Madame De Koninck et aux enfants.

*Eugène*

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA, U.S.A.  
12 avril, 1940.

Cher Monsieur De Koninck,

Monsieur l'abbé Parent vous a sans doute dit, en sa fonction de secrétaire de la faculté, que j'en avais enfin fini avec ma thèse. J'ai tapé le point final le 3 avril, à cinq heures p.m. Je comptais finir plus tôt, mais à mon retour de Chicago le mardi de Pâques j'ai été paralysé par un violent lumbago (du grec lumbè: affront, outrage, mutilation, et bagma: discours). Je n'ai pu reprendre mon travail que le dimanche suivant. Déséquilibre humoral, sans doute, dû aux irradiations siccatives des taches solaires, le jour de Pâques.

La thèse est de 175 pages, y compris l'introduction, la bibliographie; la table des matières et la page-frontispice. J'ai amélioré et développé le manuscrit que vous avez en main, et j'y ai ajouté une centaine de textes grecs en note, -très impressionnant. Je ne saurais dire ce que ma thèse vaut quant au contenu, mais elle témoigne au moins d'une bonne somme de travail que je suis content d'avoir accompli; j'avais furieusement besoin d'un tel entraînement intellectuel suivi et discipliné. En un mot, j'ai appris à travailler, à manier des textes d'Aristote et à les concilier, ce qui, je crois, est de première importance. J'ai aussi appris à me convaincre de "l'utilité du travail matériel", à ne pas mépriser "ce travail plus humble" dont vous me parliez dans une de vos lettres de l'an dernier. Malheureusement (ou heureusement ?) je n'ai pas appris à travailler rapidement; j'avance toujours comme une huître au fond de l'océan. Des fois je me demande si je ne suis pas "allergic" aux habitus pratiques. Et moi qui songe à me marier bientôt...

Dans deux mois mon stage à Notre Dame aura pris fin. Je n'en serai pas fâché, vous pouvez m'en croire. Quelle joie de retrouver l'atmosphère thomiste de Laval! L'isolement intellectuel qui m'entoure depuis deux ans commence à m'étouffer. Que de fois ne me suis-je pas surpris à envier les élèves qui ont le bonheur de suivre vos cours de dialectique, de philosophie de la nature et de philosophie des sciences, cours qui comportent toujours du grand nouveau chaque année! Pendant deux longues années j'ai dû me contenter des enfantillages et des pitinements vaseux d'un philosophe <sup>en</sup> lettres. Je me sens arriéré, et je devrai suivre encore quelques uns de vos cours pour me remettre à la page. Non pas que je regrette rien. J'ai fait ce que j'avais à faire, un point c'est tout. Mon travail de thèse n'est certes pas du temps perdu, et si j'étais resté chez moi j'en serais encore où j'en étais il y a deux ans, et pour longtemps sans doute. Du reste, mon passage ici constitue pour moi une expérience très utile et dont j'avais sans doute grand besoin, bien qu'elle soit encore trop fraîche pour que je puisse l'évaluer à son juste prix. Dès maintenant je me rends compte que, d'une part, j'ai perfectionné mon anglais, et que d'autre part j'ai développé "my sense of humour" dans une

certaine mesure. Je considère ce dernier acquis comme une chose d'une extrême importance, car je suis d'avis que le sens de l'humour est la clef du savoir-vivre au sens profond du mot. On peut surmonter bien des difficultés et voyager loin monté sur ce Centaure. Enfin, j'ai établi quelques "contacts" qui pourront m'être de quelque utilité plus tard.

J'ai reçu ces jours-ci un billet de l'abbé Parent qui me dit qu'il vous sera facile de me faire entrer à la faculté si Simard s'absente. Or, j'ai lu dans l'Action de ce matin que Simard ira à Harvard. Dois-je en conclure que vous avez pratiquement mon contrat dans votre poche ? Whoopee ! J'ai commencé de faire des lectures pour mon cours d'introduction à la philosophie que je donnerai à l'été. En ce moment je résume très soigneusement le livre de Burnet, The Early Greek Philosophy afin de dégager l'évolution de la pensée grecque avant Aristote. Je n'ai pas l'intention de faire ce travail long et laborieux avec tous les historiens de la philosophie grecque, mais je crois qu'il est nécessaire de le faire avec un au moins, et Burnet me paraît excellent à ce point de vue. Je me contenterai de lire rapidement les autres pour combler les lacunes dans Burnet. Ce cours d'introduction à la philosophie m'enthousiasme. Je crois fermement qu'il me fournira une excellente occasion d'approfondir l'analogie entre l'évolution de la nature et l'évolution de la pensée humaine dont je vous faisais part à Noël. Je persiste à croire qu'il faut creuser de plus en plus dans cette direction si l'on veut faire tomber les préjugés traditionnels contre la science physique, la dialectique, la théorie de l'indéterminisme et celle de l'évolution. Mais me voilà qui vous parle comme si vous ignoriez ces choses, alors que vous y travaillez depuis longtemps et avec un extraordinaire succès.

Ce n'est pas tout ce à quoi je m'occupe. J'ai aussi commencé le résumé du dernier livre d'Eddington, The Philosophy of Physical Science. C'est extrêmement intéressant et instructif du point de vue méthodologie scientifique. Enfin, je lis, par récréation, Alice in Wonderland et Through the Looking-Glass de Lawis Carroll.

Cécile me dit que vous allez déménager au début de mai ? Si j'étais à Québec je me ferais un plaisir de vous donner un coup de main. Elle me dit aussi que votre nouveau loyer comprend une cour pour les enfants ; j'en conclus que vous allez occuper un premier. Cour pour les enfants, pour vous plus d'escaliers à grimper : c'est là une amélioration substantielle. Par contre, votre nouveau bureau n'aura probablement pas l'envergure de celui que vous occupez actuellement. Avez-vous l'espace nécessaire pour faire évoluer vos trains électriques ?

On va évacuer "mon" loyer au début de mai, également. Inutile de vous dire que je brûle d'en prendre possession "manu conjugali". Ce sera tout probablement à la fin de juillet, dès que j'aurai terminé la série de mes cours d'été. Cécile est aussi impatiente que moi, et elle pousse les préparatifs. Il me semble que je rêve...

J'espère que vous vous portez tous très bien. Mes amitiés à Madame De Koninck et des baisers aux enfants. A très bientôt.

*Eugène*



1023, N. Notre Dame Avenue  
South Bend, INDIANA  
25 avril, 1940.

Cher Monsieur De Koninck,

Je ne saurais vous exprimer la joie immense que me cause le billet que j'ai reçu de vous hier midi. Il est aussi, et plus, éloquent qu'il n'est court, et personne ne m'a jamais dit autant de choses en si peu de mots. Et de quel poids vous débarrassez ma poitrine imberbe. En dépit des grandes espérances que vous et l'Abbé Parent m'aviez laissé entrevoir jusqu'ici, il m'était humainement impossible, vu l'extrême importance pour moi du dénouement de l'affaire en question, de me défendre d'une certaine appréhension torturante. Mais aujourd'hui vous me dites que mon cas est enfin réglé. Je serai donc professeur à la meilleure faculté de philosophie actuellement existante, vivant et travaillant avec les plus grands thomistes de l'heure! Je pourrai aussi fonder un foyer où, en plus de vivre avec une gentille femme et au milieu de nombreux enfants (des garçons, il va sans dire, et non jumeaux), je trouverai une certaine paix de l'âme qui me fait de plus en plus défaut. Quand je songe que je vous dois en grande partie la réalisation des deux plus grands rêves de ma vie, je voudrais vous embrasser comme un fils son père, un ami son meilleur ami.

Je vais commencer mon enseignement avec un enthousiasme extraordinaire; espérons qu'il durera jusque ad finem. J'ai l'intention bien arrêtée de travailler, sinon autant que vous, du moins dans la pleine mesure de mes forces. Gee! Je me vois déjà faisant des cours enflammés et pleux, et gagnant en un rien de temps l'affection et les prières des bonnes soeurs...

Deux copies de ma thèse ont été approuvées à date; je n'ai pas encore de nouvelles de la troisième. Le premier rapport, celui du Père Hoever (un allemand) commence comme suit: "The reading of this thesis was an arduous study (sic). The dissertation is not a contribution to Philosophy in the sense that it presents something new which has not been known before. It is merely another commentary to the Categories of Aristotle which, indeed, betrays the speculative mind of the writer and proves that he understands how to handle a philosophic problem (applause). The author was able to give a new evidence for the genuineness of the Categories, to clarify some doubtful points and to rectify some false interpretations (me voilà placé au rang des plus grands critiques d'Aristote!). We think that the thesis would be more readable if the text were more skilfully condensed". Suivent quelques remarques techniques. Puis pour finir: "We recommend the acceptance of the thesis to the Committee, and wish to encourage the author to carry out the promises made in

the closing chapter". Le deuxième rapport, celui du Père Ward, mentionne plusieurs fautes d'orthographe, de grammaire, d'idiome, etc., sans parler du contenu doctrinal ou de la composition. Il se termine par ces mots: "It would be too bad to have so good and deep a study marred by such-like little slips". Voilà! Mon travail est donc meilleur que je ne le pensais.

Je ne sais pas encore la date exacte des "comprehensives", ils auront lieu vers le 15 de mai. Les examens sémiotriels suivront de près, de sorte que j'espère revenir à Québec à la fin de mai. Encore une fois je regrette que je ne sois pas à Québec pour vous aider à déménager. Quel bouleversement, en effet, je vois ça d'ici.

Merci encore une fois pour la Bonne Nouvelle. Ça me fait un grand plaisir de vous entendre me dire que vous êtes heureux de ce dénouement. Je suis très impatient de recevoir des nouvelles de l'Abbé Parent.

A très bientôt,

A handwritten signature in cursive script, appearing to read "Eugène".

1023, N. Notre Dame Ave.  
South Bend, INDIANA.  
11 mai, 1940.

*Babin*

Cher Monsieur De Koninck,

Je devrais peut-être étudier mes examens au lieu de vous écrire, car ils auront lieu dans quelques jours et je suis loin d'être prêt comme je le voudrais (Je n'ai jamais vu avoir autant de répugnance à préparer des examens. Il faut croire que je vieillis, ou bien la matière qu'on m'a enseignée n'est pas très attrayante). Mais depuis quelques jours un certain problème me préoccupe, and I must get it out of my chest. Il s'agit de l'unité atomique des sciences humaines. Simon a attaqué cette question ces jours-ci et il s'en tient strictement à la lettre de Jean de St. Thomas, avec d'autant plus d'entêtement qu'il croit y trouver une bonne raison de fourrer la physique dans le premier degré d'abstraction. (L'explication qu'il nous a donnée de la distinction de la physique de la philosophie de la nature est d'un vague et d'une pauvreté qui s'apparentent à l'indétermination de la matière première). Il fait grand cas de la distinction de Jean entre l'abstraction initiale (terminus a quo abstractionis) et l'abstraction terminale (terminus ad quod abstractionis), et il pense qu'on peut l'appliquer à l'objet de la physique et à celui de la philosophie de la nature: l'abstraction initiale est la même pour les deux, mais l'abstraction terminale est spécifiquement différente; donc, deux sciences spécifiquement différentes dans le premier degré d'abstraction, la physique et la philosophie de la nature.

Vous devinez bien que la position de Simon n'a rien à voir avec ma difficulté. Il ne s'agit pas de savoir si la physique fait partie du premier degré d'abstraction, mais de savoir s'il peut exister deux sciences spécifiquement différentes dans un même degré d'abstraction. Jean le croit, mais imaginez-vous que j'ai l'audace de croire que c'est impossible. Et pourtant il ne me semble pas que c'est manquer de respect et de docilité envers le plus grand commentateur de St. Thomas. Il est tout à fait remarquable que Jean fait appel à la distinction entre l'abstraction initiale et l'abstraction terminale dans le seul but de justifier l'existence de la médecine comme science et ~~à~~ la distinction spécifique entre l'arithmétique et la géométrie. Or, il ne fait pas de doute que la médecine n'est pas une science. D'autre part, si la science de la quantité discrète est spécifiquement distincte de la science de la quantité continue, il faut nécessairement que l'une soit plus abstraite que l'autre; or, c'est impossible, car le continu et le discontinu sont des contraires et sont par conséquent dans le même genre (Cf. ma thèse, chapitre 2). Et vous savez aussi bien que moi que c'est une même science qui traite des contraires. Du reste, il me semble qu'une même abstraction initiale avec deux termes différents est une contradiction. L'abstraction, en effet, est une espèce de mouvement un d'une unité en quelque sorte individuelle; or, tout mouvement un ne peut évidemment n'avoir qu'un terme ad quem, ou bien je deviens

maboule. Bien plus, l'application que Jean fait de cette distinction au cas de la médecine n'est pas à propos, car le médecin ne considère pas la sanabilité de l'être mobile mais de l'animal. Il s'agit donc là de deux points de départ, de deux objets matériels différents, et conséquemment de deux abstractions initiales différentes: d'une part l'être mobile (objet matériel de la philosophie de la nature), d'autre part ~~de~~ l'animal (objet matériel de la médecine).

Je m'explique de la façon suivante l'inconséquence de Jean. D'une part he took it for granted que la médecine était une science; d'autre part, il admettait avec Aristote et St. Thomas trois degrés d'abstraction. Et comme il ne pouvait placer la médecine en métaphysique ou en mathématique, il s'est efforcé de lui faire intégrer le bercail du premier degré.

Voilà ce que je pense de la position de Jean. Je m'empresse d'ajouter que c'est "cum suspensio meo iudicio", et je n'aurais <sup>osé</sup> prendre une pareille attitude envers lui si je n'eusse eu d'abord l'intention de vous en parler, sachant bien qu'il vous sera facile de me la faire abandonner si vous la croyez fausse. Pour ce qui est de ma thèse que chaque degré d'abstraction ne peut contenir qu'une seule science, je la fonde sur le principe d'Aristote et de St. Thomas "c'est la même science qui s'occupe des contraires". Or, l'objet de la métaphysique, par exemple, c'est l'être, et la première contrariété que l'on rencontre dans l'être c'est celle de l'infini (théodicée) et du fini (?). Et toutes les autres contrariétés qui se rencontrent en métaphysique, v.g. acte-puissance, substance-accidents, se ramènent à l'un des premiers contraires, à savoir le fini. De même en mathématique (celle d'Aristote et de St. Thomas) nous rencontrons dans son objet, la quantité, la contrariété du continu et du discontinu, et toutes les autres contrariétés quantitatives inférieures se ramènent à cette première contrariété. Enfin, dans la philosophie de la nature, nous avons l'être mobile qui est ou vivant ou non-vivant.

Qu'en pensez-vous ? J'ai suggéré cette solution à Simon, mais il s'est empressé de s'écrier: "Vous allez contre la tradition!" Dieu sait pourtant que ces gens-là s'en fichent de la tradition quand elle ne fait pas leur affaire. Aussi bien, je n'ai pas insisté.

Je compte revenir à Québec ~~vers~~ le 23 mai, le 25 au plus tard. Si Cécile est prête nous nous épouserons à la fin de juin, au lieu de juillet ou août. M. Simon va me donner le quatrième volume du *Cursus Theologicus* comme cadeau de nocces! C'est un bon diable, au fond, même si c'est un gauchiste. N'est pas thomiste qui veut: "Nascuntur thomistae". Il est grand temps que je prenne femme. Mes "spiritus animales" me distraient de plus en plus et rongent les piliers de ma paix intérieure.

Mes amitiés à Madame De Koninck et des baisers aux enfants. A très bientôt; vous ne sauriez vous imaginer la hâte que j'ai de vous revoir.

*Eugène*